de l'Espagne wisigothique. En effet, le VII^e^ s. espagnol vit se renforcer les liens entre les pouvoirs politique et religieux : les évêques s'adaptèrent aux désirs des rois, mais en sens inverse ils se virent reconnaître par eux une autorité juridique même en matière civile. Les assemblées conciliaires, auxquelles participaient non seulement les évêques, mais aussi les *uiri illustres officii palatini* (qui souscrivaient après eux), devinrent de véritables assemblées « nationales » dont le rôle politique fut très important (par exemple le XII^e^ Concile de Tolède légitima la prise du pouvoir par Ervige). Les actes conciliaires constituent donc un document de première importance sur la vie religieuse, mais aussi politique et même économique, du royaume wisigothique.

Les historiens ont longtemps utilisé l'édition de J. Vives, *Concilios visigóticos e hispano-romanos*, Barcelona-Madrid, 1963 ; or J. Vives n'avait pas édité l'ensemble de la collection *Hispana*, mais seulement les conciles hispaniques, et son ouvrage n'était pas vraiment une édition critique, puisqu'il se limitait à un seul ms., avec un apparat critique presque inexistant. Le travail de F. Rodríguez constitue donc un progrès majeur. Les choix de l'éditeur, notamment l'adoption de l'une ou l'autre des trois recensions, sont justifiés avec précision dans l'introduction, et l'apparat critique indique de manière très claire les variantes rejetées. Les rares conjectures, signalées dans l'apparat (le texte édité est conforme à celui de l'archétype), parais sent judicieuses, par exemple dans le XV^e^ Concile (l. 301) *inanimis* préférable aux leçons des mss. *inanibus* et *in animabus*. La lettre d'Aurasius à Froga constitue un cas intéressant, car elle avait déjà été éditée par J. Gil (dans *Miscellanea wisigothica*, Sevilla, 1972, p. 48) ; cette nouvelle édition marque une avancée, parce qu'elle repose sur le seul manuscrit médiéval connu (J. Gil se fondait sur la copie qu'en avait faite Juan Bautista Pérez au XVI^e^ s.), et parce qu'elle propose des corrections convaincantes : par exemple, J. Gil avait corrigé la leçon du ms. *anathematizat eos* en *anathematizat uos*, mais F. Rodríguez conjecture *anathematizat te Deus* (en expliquant le texte transmis par une mélecture de *anathematizatteds*), ce qui semble plus satisfaisant. Ajoutons que l'éditeur a introduit une petite nouveauté dans ce VI^e^ tome, en indiquant l'accentuation de certains mots, notamment des anthroponymes : il n'est pas sans intérêt de constater que cette accentuation fut conservée dans des manuscrits du XI^e^ s., et qu'elle confirme la prononciation de certains noms qui ont laissé des traces en espagnol (par exemple Conc. XIII, l. 768 *Iácobus* > Sant-iago).

Voici maintenant trente-huit ans que cette édition a été commencée. On ne peut que se réjouir de la progression de ce travail et être optimiste quant à son achèvement.

Jacques Elfassi.

Histoire littéraire.

Guy Lachenaud, *Promettre et écrire. Essais sur l'historiographie des Anciens* (Collection Histoire) : Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2004, 216 pages.

Ce recueil vise un public de professeurs et d'étudiants ; il s'adresse également à tous ceux qui s'intéressent aux historiens grecs et latins. L'ouvrage a pour but de mettre à la disposition de ses lecteurs des éléments d'information et de réflexion méthodologique et de proposer quelques exemples de pratique de lecture. Les cinq

essais qui composent le livre sont destinés à montrer que les perspectives théoriques peuvent faciliter la compréhension des textes programmatiques et discursifs et préciser le rapport complexe qu'ils entretiennent avec l'écriture des récits, d'où le titre *Promettre et écrire*. Chacun de ces essais forme un tout. L'ouvrage gagne cependant à être lu dans sa totalité pour mieux en saisir le fil directeur.

Dans les Prolégomènes, intitulés « Clio n'en finit pas de nous faire songer... » (p. 9-62), l'auteur considère d'abord ce que les Anciens (pas seulement les historiens, mais aussi les philosophes et les critiques littéraires) nous disent à propos du genre historique. Il examine sous quelles conditions l'herméneutique et la théorie littéraire peuvent nous aider à mieux appréhender l'historiographie antique. Il conclut ainsi cette première partie : « La signification de l'œuvre (*sc.* historique) se construit à travers une relation dialogique que l'on peut décrire en termes de connivence ou de savoir partagé (l'"horizon d'attente' est ici constitué par les traditions antérieures écrites ou orales), mais aussi en utilisant des termes à connotation juridique ou morale. Chaque historien définit les conditions d'un pacte de lecture et la déontologie propre à ce métier est faite de respect pour les hommes des générations antérieures et reconnaissance d'une dette à leur égard » (p. 49).

Le second essai aborde les textes programmatiques (la « promesse »), d'Hécatée de Milet à Eusèbe, avec la question de la « thématique » et de l'« énonciation dans les préfaces des historiens anciens » (p. 63-98). Des différents points traités (l'énonciation du sujet et les relations des personnes dans les préfaces ; le sujet de l'œuvre et les intentions de l'auteur ; l'œuvre comme objet ; un discours de la méthode ?), il ressort clairement que les procédés rhétoriques et les modes d'énonciation utilisés dans les « préfaces » en font des textes à part. La démonstration faite par Guy Lachenaud amène également le lecteur à voir une continuité dans les déclarations programmatiques, en dépit de la diversité des situations d'énonciation et de l'évolution des pratiques d'écriture.

Les trois essais suivants présentent des exemples de lectures de récits, qui illustrent la deuxième partie du titre : « écrire ». Tout en étant conscient du risque de dispersion de sa méthode de lecture, l'auteur superpose les textes en passant d'un siècle à l'autre et sans s'enfermer dans une définition étroite du genre historiographique qui conduirait à idéaliser les pères fondateurs au détriment des historiens les plus tardifs. Un événement (« Les Ides de Mars : récits et idéologies », p. 99-136, où sont examinés des textes de Nicolas de Damas, Plutarque, Suétone, Appien et Dion Cassius), un empire que découvre un Grec (« Xénophon et l'empire perse, entre Histoire et philosophie morale et politique », p. 137-166), une figure éminente (« Hannibal, du portrait à la figure », p. 167-186) servent de points d'appui pour dégager les constantes et les variations du discours historiographique des Anciens. L'étude des textes de ces trois exemples est destinée à montrer qu'une lecture attentive des textes dans leur continuité et leur complexité permet de mieux appréhender la pesée des traditions littéraires, la permanence d'ensemble des scénarios et des modèles d'écriture, mais aussi les variations subtiles qui manifestent les visées pragmatiques et idéologiques de chaque historien et les métamorphoses du genre historiographique.

L'ouvrage comporte une bibliographie étoffée, trois *indices* (index analytique, index des personnages ; index des auteurs anciens).

Au total, un ouvrage qui a le mérite d'inviter antiquisants, philosophes ou épistémologues, anthropologues, linguistes et théoriciens de la littérature à instaurer un dialogue, dont le point de départ serait le texte des historiens plutôt qu'une question historique.

Martine Chassignet.

L'Officina Ellenistica : poesia dotta et popolare in Grecia e a Roma, a cura di Luigi Belloni, Lia de Finis, Gabriele Moretti, Editrice Università degli Studi di Trento, Dipartimento di Scienze Filologiche e Storiche, Labirinti, 69 : Trento, 2003, 496 pages.

Dans les actes du colloque qui s'est tenu, du 4 au 6 avril 2002, à l'Université de Trente, ont été réunies vingt-quatre communications qui abordent, selon des perspectives diverses, historiques, philologiques et littéraires, des auteurs, des thèmes et des formes littéraires nombreux et variés, puisque le thème retenu (la poésie savante et populaire) embrasse une aire chrono-culturelle vaste (le monde gréco-romain) et longue de six siècles (du III^e^ siècle avant au III^e^ siècle après J.-C.). La grande richesse et la complexité de cet ensemble ne permettent guère qu'on puisse en rendre compte fidèlement dans les limites qui nous sont ici imparties ; en outre, le choix qu'ont fait les éditeurs de classer les communications selon l'ordre de succession des intervenants rend difficile la constitution de groupements thématiques pertinents, même s'il est possible de distinguer trois ensembles : les études portant sur des auteurs grecs (Apollonios de Rhodes, Ménandre, Théocrite, Callimaque...), celles qui portent sur des auteurs latins (Ennius, Plaute, Horace, Properce...) et celles qui mettent en rapport les uns et les autres (Apollonios de Rhodes et Valérius Flaccus, Théocrite et Catulle, par exemple...), et de relever, comme le titre le laissait présager, une concentration élevée de communications portant sur la poésie hellénistique et les *poetae noui* latins.

La liste des études, dont les titres sont, au demeurant, souvent explicites, est la suivante : Antonios Rengakos, *Tempo e narrazione nelle* Argonautiche *di Apollonio Rodio* ; Hans-Jürgen Tschiedel, *Apollonio Rodio e Valerio Flacco. L'umanità nel mito* ; Lorenzo Nosarti, *Sul sogno di Ilia (Enn.* Ann. *35ss. Vahl.2 = 34ss. Sk.)* ; Antonio Aloni, *La* Nea *ai tempi della Regina Vittoria* ; Alessandro Russo, *Un verso dagli* Hedyphagetica *di Ennio ?* ; Maria Cannatà Fera, *Metateatro e intertestualità. Lo* Scudo *di Menandro,* Elena *e* Ifigenia Taurica *di Euripide* ; Gianna Petrone, *Metafore della poesia nella commedia plautina* ; Massimo Di Marco, *Un amore perfetto (*Asclep. *24 G.-P. = Ap. 12, 163)* ; Marco Fantuzzi, *Amore pastorale e amore elegiaco, tra Grecia e Roma* ; Giorgio Ieranò, *Il mare d'amore : elementi per la storia di un topos letterario* ; Roberto Pretagostini, *La forma catalogica fra tradizione e innovazione : il catalogo dei maestri di Eracle nell'*Idillio *24 di Teocrito* ; Giuseppina Basta Donzelli, *Mimo teocriteo e mimo popolare* ; Luigi Belloni, *'Povertà' e 'ricchezza' nel* Corpus Theocriteum. *In margine al testo degli* Ἁλιεῖς ; Luigi Torraca, *Il carme XXV della raccolta teocritea* ; Alessandro Perutelli, *Teocrito e Catullo* ; Claudio Meliadò, *Letture nuove e vecchie congetture (Theocr. VII 86 e XIV 59-60)* ; Valeria Gigante Lanzara, *I difficili approdi. La colonizzazione mitica dell'Occidente nei vaticini di Cassandra (Lycophr.* Alex. *592-631 ; 911-29 ; 951-92)* ; Alberto Cavarzere, *Il* πολύτροπος *Enea* ; Maria Sivana Celentano, *Temi e motivi ellenistici tra Grecia e Roma : l'*Epodo *15 di Orazio* ; Francesca Boldrer, *Il callimachismo di Properzio nelle elegie romane : analisi di 4, 1* ; Kajetan Gantar, *L'astronomia e la metafisica stellare nella poesia augustea* ; Ida Mastrorosa, *Cosmologia e geografia fisica in Manilio : la tradizione ellenistica* ; Fabio Rosa, Quando fiam uti chelidon (*PV* 90) ; Emanuele Lelli, *Elementi di folklore nei* Giambi *di Callimaco*.

Sur cet ouvrage, riche et stimulant, et dont on doit recommander la lecture, on ne peut formuler qu'un regret, comme souvent en pareil cas : le thème présenté par le titre apparaît davantage comme un cadre propre à accueillir un large spectre de contributions, diverses par leurs objets, leurs points de vue et leurs méthodes, que

comme une problématique destinée à favoriser le questionnement de catégories littéraires et anthropologiques qui restent encore largement énigmatiques, et donc à contribuer à leur élucidation.

A. Deremetz.

Maria Laetitia Riccio Coletti, *La retorica a Roma* (collection Guide, n° 35) : Roma, Jouvence Editoriale, 2004, 315 pages.

Les spécialistes de rhétorique latine connaissent bien les synthèses désormais classiques de H. Lausberg, A.D. Leeman et G. Kennedy, mais ce sont des ouvrages savants. En revanche, le livre que voici, paru dans une collection de poche, est présenté en quatrième de couverture comme « l'unica guida oggi esistente sulla materia a livello universitario ». Affirmation qui n'est d'ailleurs pas tout à fait exacte, du moins dans le domaine français, où nous disposons des excellents manuels de Françoise Desbordes, *La rhétorique antique* (1996), et de Laurent Pernot (*La Rhétorique dans l'Antiquité*, 2000), qui visent le même public d'étudiants et d'antiquisants non spécialistes. Au demeurant ces trois ouvrages, très différents par leur conception et leur *ingenium*, sont plus complémentaires que concurrents.

Le livre de Maria Laetitia Riccio Coletti s'organise selon un plan très simple : une première partie dresse la « storia della retorica » (p. 9-78), une seconde décrit la « teoria della retorica » (p. 79-174), et un long appendice propose un répertoire des figures de rhétorique (p. 175-268). On voit qu'il s'agit d'un ouvrage sur l'*ars rhetorica* plus que sur la rhétorique au sens large : sont écartées en effet toutes considérations sur les différents arrière-plans, politique, judiciaire, scolaire aussi, fondamentaux pourtant si l'on veut comprendre la nature et l'évolution de la pratique rhétorique à Rome.

La première partie est un survol chronologique des auteurs de traités, d'abord, rapidement, des auteurs grecs dans la filiation desquels s'inscrit la rhétorique romaine, puis, plus longuement, des auteurs latins, avec quelques brèves données biographiques pour les plus importants, puis un résumé de leur ou de leurs œuvres. C'est donc un historique de la théorie et non de l'usage concret qui nous est offert ainsi. Les manuels sont présentés succinctement mais commodément, avec quelques simplifications, sans doute inévitables : par exemple, pour la *Rhétorique à Hérennius*, le problème de l'attribution n'est évoqué qu'en une phrase, et l'identification de l'auteur à Cornificius considérée trop vite comme acquise.

La deuxième partie était sans nul doute le moment le plus difficile de l'entreprise, du fait de la complexité et de la subtilité de détail de l'*ars rhetorica*, du fait aussi des nombreuses incohérences qui se font jour dès que l'on met côte à côte plusieurs manuels antiques : un même terme, d'un auteur à l'autre, désigne des notions différentes, et inversement la même notion s'éparpille sous des appellations et même des classifications diverses. Maria Laetitia Riccio Coletti a tenté d'unifier et de clarifier autant que faire se peut cette foisonnante matière. Comme on pouvait s'y attendre, une première rubrique est consacrée à la définition de la rhétorique, une autre aux diffférentes parties de l'*ars* (de l'*inuentio* jusqu'à l'*actio*), une autre aux parties du discours (de l'exorde à l'épilogue). On s'étonne cependant que n'aient pas été regroupées deux rubriques qui portent le même titre et traitent de la même matière (« Le parti dell'orazione », en 2.3 p. 85-87 et en 2.5 p. 103-121). Par ailleurs, la fin de cette deuxième partie donne une certaine impression de confusion, en mêlant, sans fil directeur évident, rubriques relatives à l'*ars* (les genres de

style, le nombre oratoire) et rubriques relatives à la *materia* (les *genera causarum*, les *status*). Sachant en outre que le livre est dépourvu d'*indices*, on peut craindre qu'un étudiant ou plus généralement un non-spécialiste de rhétorique à la recherche d'une information sur un point particulier ne se trouve bien désarmé. C'est dommage, car les notices prises en elles-mêmes sont souvent fort bien faites : chaque notion est prise de façon chronologique, depuis la *Rhétorique à Hérennius* et le *De Inuentione* jusqu'aux *Rhetores Latini Minores*. À plusieurs moments sont proposés des dépouillements terminologiques précieux : ainsi, p. 86, le tableau des parties du discours selon les différents auteurs ; p. 144, les trois devoirs de l'orateur dans les formulations respectivement de Cicéron et de Quintilien.

Le répertoire alphabétique des figures qui forme l'Appendice et clôt l'ouvrage reflète la place que prit rapidement cette section de l'*ornatus* au sein de l'*ars rhetorica*. Chaque notice commence, en lettres majuscules, par le nom latin (ou parfois moderne) le plus fréquent de la figure, assorti de ses divers synonymes. Suit une brève explication des caractéristiques de la figure, puis (très précieuse) la liste des sources antiques, les plus importantes étant données en premier ; et enfin, parfois mais non toujours, quelques références bibliographiques. L'ordre alphabétique est cependant interrompu par une longue section double (p. 211-235) qui regroupe les « Figure della descrizione » et les « Figure della ripetizione », afin, dit l'auteur, de donner de ces figures « une meilleure vision d'ensemble et une compréhension plus claire des caractéristiques propres à chacune ». Principe intéressant et sans doute fécond, mais qui brouille la logique alphabétique, et cela, qui pourrait n'être qu'un inconvénient mineur, devient une fois de plus problématique en l'absence d'*indices* : il faut s'être bien familiarisé avec l'ouvrage pour avoir l'idée, par exemple, de chercher l'*epizeuxis* non point p. 207 à la suite de l'*epitheton*, mais p. 224, au sein des « figure della ripetizione ».

Le livre s'achève par une bibliographie, close, semble-t-il, en 1997, et très abondante, sans doute même trop : à côté d'ouvrages fondamentaux, on y trouve sur le même plan des articles de faible portée, voire des opuscules vieillis qui brouillent les priorités de lecture.

Bref, un ouvrage riche d'une science bien dominée et qui éclaircit avec bonheur une matière luxuriante, en dépit de quelques erreurs de présentation. À des étudiants il offrira une solide initiation à des notions qui peuvent leur paraître exotiques mais sous-tendent l'ensemble de la production littéraire antique. Mais les spécialistes aussi y trouveront leur compte, s'ils ont, par exemple, oublié ce qu'est une *complexio* ou une *perissologia*.

Mireille Armisen-Marchetti.

Wilhelm Kierdorf, *Römische Geschichtsschreibung der republikanischen Zeit* (Kalliope, Band 3) : Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2003, 90 pages.

Ce petit livre de 90 pages n'affiche pas de véritable prétention scientifique. L'ambition de son auteur est d'offrir au lecteur un panorama de l'historiographie romaine de l'époque républicaine. L'ouvrage s'apparente à un manuel. Il s'adresse cependant à tous ceux qui sont intéressés par une présentation claire de l'historiographie de la République et de ses problèmes : W. Kierdorf y expose de manière condensée les résultats des recherches qu'il a faites d'une part dans le cadre de son enseignement, d'autre part pour la rédaction des différentes notices des historiens de la République du *Neue Pauly* qui lui ont été confiées.

L'objet du volume est défini dans l'introduction : présenter les historiens de la République qui ont traité de l'histoire de Rome et elle seule, que ce soit en latin ou

en grec. Ne sont pas pris en considération des auteurs tels que Polybe ou Diodore. Sont également exclues les épopées et les biographies.

L'ouvrage, qui commence avec Fabius Pictor et s'achève avec Salluste, s'articule en cinq parties, toutes bâties selon le même schéma : après une petite introduction, W. Kierdorf passe en revue les auteurs de la période considérée avant de fournir la bibliographie spécialisée afférente au chapitre. L'ordre des cinq parties répond à l'ordre chronologique. La première partie a pour objet les débuts de l'historiographie à Rome (Fabius Pictor et Cincius Alimentus). La deuxième est consacrée à Caton et ce que l'auteur appelle l'annalistique ancienne (Cassius Hémina, Calpurnius Pison, Cn. Gellius). La troisième traite de la naissance de trois nouvelles formes historiographiques : la monographie (Coelius Antipater), l'histoire contemporaine (Sempronius Asellio, Fannius), l'autobiographie (Lutatius Catulus, Aemilius Scaurus, Rutilius Rufus). La quatrième partie aborde l'annalistique récente (Claudius Quadrigarius, Licinius Macer, Valérius Antias, Aelius Tubéro). La cinquième partie présente les formes nouvelles de l'historiographie qui apparaissent à la fin de la République : l'abrégé, les mémoires politiques, l'histoire contemporaine de Sisenna et enfin l'œuvre historique de Salluste.

L'ouvrage ne se limite pas aux représentants les plus connus de l'historiographie de la République ; il donne notamment la place qu'ils méritent à des auteurs comme ceux de l'annalistique récente. Il est bien documenté et s'appuie sur des textes et des références précis. On pourra ne pas partager certaines vues de l'auteur, telles que son découpage de l'annalistique ancienne, ou émettre des doutes sur sa datation de l'œuvre de Fabius Pictor (p. 15). On lui saura cependant gré d'avoir fait une présentation claire et souvent prudente d'une partie mal connue et méconnue de la littérature latine.

Martine Chassignet.

Matthew Leigh, *Comedy and the Rise of Rome* : Oxford, Oxford University Press, 2004, xi-241 pages.

M. Leigh entend faire dialoguer la comédie et l'histoire, c'est-à-dire non pas identifier chez Plaute ou Térence des informations ou des allusions précises à des événements, mais chercher les correspondances qui peuvent se manifester entre les thématiques comiques et les situations historiques. Cette confrontation s'effectuera en quatre topiques. Le premier chapitre s'intitule « Plaute et Hannibal ». Le rôle prédominant de l'esclave rusé, le recours par celui-ci à des métaphores militaires pour rendre compte de son action, l'opposition entre la tactique romaine fondée sur la *uera uirtus* qui se manifeste dans les batailles rangées et celle des Carthaginois recourant aux pièges et aux embuscades, la caractérisation d'Hannon dans le *Poenulus* comme un être fourbe établirait une sorte de parenté entre le *seruus callidus* et Hannibal. Mille raisons empêcheraient d'être convaincu par ce chapitre : une vue trop réductrice de la façon de faire la guerre de part et d'autre, les liens entre les métaphores militaires et la société des royaumes hellénistiques renvoyant donc aux modèles grecs, le soin pris par Plaute à démonter les préjugés xénophobes à l'égard d'Hannon, la fonction de l'esclave plautinien comme image du poète... L'auteur est mieux inspiré lorsqu'il traite des *Captifs* et « des paradoxes du *Postliminium* ». Comme l'indique le prologue, la comédie, à la différence de la tragédie, maintient le déroulement des guerres à l'écart, les évoque bien, mais dans ses effets familiaux. M. Leigh étudie les restrictions apportées au *postliminium* dans le cas de soldats qui se sont rendus : elles traduisent la volonté sénatoriale d'obliger à se battre

jusqu'au bout, sans espoir de libération et de réintégration en cas de capture, elle discréditent les prisonniers. La comédie des *Captifs*, en s'intéressant au sort de ceux-ci, prend le contre-pied de l'attitude officielle. Plus, en prenant pour thème central le passage, selon les hasards de la guerre, pour un même individu du statut d'homme libre à celui d'esclave ou inversement — ce qui correspondait à l'expérience vécue par de nombreux combattants romains —, cette comédie met en question l'esclavage et récuse toute théorie de la servitude naturelle. Je serais d'autant plus d'accord avec cette conclusion que je l'ai moi-même tirée des *Captifs*, il y a longtemps. L'auteur s'intéresse ensuite à ces espaces auxquels renvoient structurellement la scène de la Nouvelle comédie et de la *palliata* : la ville, la campagne, la mer. Il collecte une longue série de textes, allant de fragments de la Μέση aux discours de la nouvelle sophistique, pour mettre en évidence les valeurs attachées à ces espaces : vertu de la campagne, débauche de la ville, péril de la mer et corruption liée au port. M. Leigh s'efforce alors de tester la pertinence de ces valorisations chez Plaute ou Térence sans y réussir pleinement, il le reconnaît (une contre-vérité p. 134 : « no character in a play with an urban setting leaves the stage in the direction of the countryside in search of dissipation » : c'était pourtant bien à la campagne que le vieillard de la *Casina* désirait cacher sa débauche). La dernière partie s'intitule « Paternité et l'habitude du commandement : L. Aemilius Paullus and the *Adelphoe* ». M. Leigh note que l'interprétation historicisante des *Adelphes* par laquelle on voulait voir en Demea, le tenant d'une éducation rude, Caton, dans Micion, partisan d'une formation hellénisante, Paul-Émile, n'est plus et ne peut plus être soutenue aujourd'hui, en raison des difficultés à faire cadrer avec cette interprétation avec la fin et l'accès de libéralisme qui prend Demea. L'auteur observe que Caton appréciant le luxe dans sa vieillesse et Paul-Émile refusant toute démagogie à Rome mais tout différent en Grèce ont, chacun d'eux, du Demea et du Micion en eux. Le problème qui se pose à Rome après l'afflux d'argent consécutif à la victoire sur la Macédoine et que pose, entre autres, la pièce est bien l'attitude à prendre devant la richesse, le luxe ou l'épargne traditionnelle. C'est le mérite de cet ouvrage de montrer comment les adaptations de pièces grecques, quelle que soit la fidélité aux modèles, font écho aux préoccupations romaines, même si la solidité et la netteté des conclusions laissent parfois à désirer et ne sont pas à la hauteur d'une érudition sans faille. Le livre comporte une bibliographie importante, un *index locorum* et un *index nominum et rerum*.

Jean-Christian Dumont.

Lecturae Plautinae Sarsinates, VI, Casina, a cura di R. Raffaelli e A. Tontini : Urbino, QuattroVenti, 2003, 158 pages.

Ce volume regroupe les communications présentées lors d'une journée d'études consacrée à la *Casina* : W. Arnott, *Diphilus'* Κληρούμενοι *and Plautus'* Casina ; C. Questa, *Pardalisca regista della* Casina ; G. Polara *Una nuova edizione della* Casina ; A. Tontini, Casina *e* Clizia ; R. M. Danese, Casina, Clizia *e la loro fortuna nel Cinquecento* ; E. Sala, *In margine ad alcuni echi della* Casina *nell'Opera (e dintorni)* ; A. Cecconi, *Indizi plautini in* The Rake's Progress *di Auden e Stravinskij* ; R. Raffaelli, *Tracce dell'Euclione plautino nelle Clizia di Machiavelli*. Je ne saurais rendre compte en détail toutes ces études et me contenterai d'analyser les deux premières, qui concernent plus directement les latinistes, quel que soit l'intérêt des suivantes, qui montrent que la *Casina* n'a cessé d'avoir des échos jusqu'au siècle dernier.

W. Arnott essaie de recenser ce que l'on peut dans la pièce plautinienne attribuer à son modèle diphiléen, mais il met dès l'abord en garde contre les difficultés et les incertitudes d'une telle recherche : nous ne connaissons que par ce qu'en dit Plaute les Κληρούμενοι de Diphile, dont nul fragment sûrement assignable ne survit, et les auteurs de *palliata* connaissent trop bien la Νέα pour ne pas être capables de créer des motifs qui paraissent grecs sans pour autant avoir été empruntés. La partie d'exposition du prologue présente des similitudes avec les prologues ménandréens sans que l'on puisse en dire plus. Le titre du modèle implique que la scène du tirage au sort était une idée de Diphile ; il est plausible qu'elle était placée dans la pièce au même endroit ; la technique du tirage au sort est romaine, mais peut également être grecque, cependant y participent chez Plaute quatre personnages, donc un de trop par rapport à l'usage grec : W. Arnott estime que le personnage ajouté par Plaute doit être celui qui parle le moins, Cleostrata. Il est évident que déjà chez Diphile la défaite de Cleostrata obligeait à imaginer un stratagème pour tromper le vieillard : était-ce le même, un esclave déguisé en fausse mariée ? Que l'auteur du stratagème soit une femme et non, comme d'habitude, chez Ménandre et chez Plaute, un esclave mâle peut avoir des précédents Grecs, mais la vantardise de Cleostrata paraît à W. Arnott bien plautinienne. La folie imaginaire de *Casina* a des parallèles dans le théâtre athénien, mais ce n'est pas une preuve que Plaute ne l'ait pas inventée. La ruse principale, le déguisement, est traditionnelle dans la comédie attique, au moins depuis Aristophane. Les scènes finales d'humiliation des personnages antipathiques sont fréquentes dans la Νέα, mais là aussi, Plaute a dû ajouter des personnages, si les détails crus peuvent aussi être dans la manière de Diphile, différente de celle de Ménandre. En revanche il serait étonnant que Diphile se fût dispensé des développements que Plaute supprime : le retour du jeune homme, les scènes de reconnaissance de la jeune fille et des noces finales.

C. Questa, qui a récemment donné une nouvelle édition de la *Casina*, a cherché, évidemment, à résoudre les problèmes posés dans les trois cents derniers vers de la comédie par la répartition des répliques entre les trois personnages féminins alors que les *notae personarum* ont été laissées en blanc dans le palimpseste et présentent beaucoup de variantes dans les Palatins. Or, en partant des vers 685-688, dans lesquels Pardalisca s'adresse au public pour lui expliquer ce qu'elle fait, C. Questa note que celle-ci remplit une fonction de présentatrice et cette fonction le guide pour lui attribuer certaines répliques. La première est le second hémistiche du vers 814, *iam oboluit Casinus procul*, qui ne peut être prononcé que par un personnage au courant du travestissement de Chalinus en Casina, donc en aucun cas par un des deux interlocuteurs précédents, le vieillard et son complice. Le même principe servira d'indice à l'éditeur dans la répartition des vers 855-73/74, pour lesquels les Palatins n'ont pas de *nota personae*, ainsi qu'à d'autres moments de la fin de la comédie, C. Questa reconnaissant prudemment qu'il reste une marge d'incertitude.

Jean-Christian Dumont.

Peter Kruschwitz, *Terenz* (Studienbücher Antike 12) : Hildesheim-Zürich-New York, Olms, 2004, 240 pages.

L'auteur prévient qu'une nouvelle monographie consacrée à Térence peut paraître une banalité, mais que la multiplicité des études de détail justifie un retour à une vue d'ensemble, centrée sur Térence comme créateur. Disons tout de suite

que cette présentation de Térence, concise et clairement construite, a l'avantage d'être la plus récente et de tenir compte du dernier état des questions. Un premier chapitre porte sur sa vie et l'époque, efficace quant à la biographie et ses problèmes, avec de bonnes références bibliographiques, disant l'essentiel sur l'histoire du théâtre, mais parfois insuffisamment critique pour les dogmes sans fondement de l'érudition moderne (peut-on donner comme assurés, p. 17, la date de naissance d'Andronicus, son origine tarentine, sa servitude ?). Suivent six chapitres consacrés à chacune des comédies, tous divisés en deux parties : d'abord l'étude du contenu et de la structure, ensuite l'étude d'une problématique propre à chaque pièce. Cette étude peut être très courte et de pure forme, comme les deux pages consacrées au métathéâtre dans l'*Andrienne* (p. 49-50), ou plus étoffée, comme pour l'*Heautontimorumenos* ou pour les *Adelphes*. Dans le premier cas, P. Kruschwitz, constatant les divergences d'interprétation, cherche une réponse à la question du message voulu par Térence dans le traitement qu'il a conçu de ses personnages, leur caractérisation antipathique comme celle de Chremes, et le sort qui leur est réservé par l'intrigue. Pour les *Adelphes*, P. Kruschwitz, suivant les mêmes principes, essaie d'en comprendre la fin déconcertante ; il refuse l'idée que Térence n'ait conçu le revirement de Demea que pour créer un effet comique, considérant que le poète veut toujours délivrer un message moral, porté par des personnages positifs dont il fait les gagnants de l'intrigue. Vient ensuite une série de chapitres, souvent très brefs, sorte de fiches ou d'aide-mémoire sur les prologues, les didascalies, la dramaturgie, l'esthétique, la typologie des personnages, les prédécesseurs et la survie. L'ouvrage comporte une bibliographie très riche et à jour, un index des noms, un autre des sujets, ce dernier très court et faisant pour ainsi dire double emploi avec la table des matières.

Jean-Christian Dumont.

Gordon Campbell, *Lucretius on Creation and Evolution. A commentary on* De rerum natura *V. 772-1104*, Oxford Classical Monographs : Oxford, Oxford University Press, 2003, XII-385 pages, 2 *indices*, 2 annexes.

Gordon Campbell (G. C.) s'intéresse dans cet ouvrage au chant V du *De rerum natura*, mais limite son étude aux vers 772-1104, dont il propose une édition, une traduction et un commentaire détaillé. Avant d'aller plus avant, il nous faut signaler que ce découpage, qui n'est, sauf erreur de notre part, aucunement justifié par l'auteur, nous semble quelque peu arbitraire. Certes, compte tenu du nombre et de l'importance des problèmes soulevés par le chant V, il paraît tout à fait légitime d'en donner une édition partielle. On peut également comprendre que le commentaire se concentre sur les vers consacrés à la création des espèces et aux débuts de l'humanité. Mais on aurait aimé savoir pour quelles raisons G. C. abandonne les hommes préhistoriques lucrétiens au moment où ils découvrent le feu et ses bienfaits (V, 1104). Une telle explication aurait en outre contribué à situer le passage commenté dans l'économie générale du chant V et à mieux justifier les perspectives théoriques adoptées.

L'introduction s'ouvre en effet sur la question de l'évolution : G. C. y mène une passionnante discussion sur l'anti-finalisme lucrétien, qu'il situe dans le contexte philosophique antique et dont il montre l'influence sur les théories biologiques modernes. L'un des principaux intérêts de cette mise au point réside dans la salutaire distinction opérée entre l'exposé de Lucrèce et la théorie darwinienne de l'évolution : en reconstituant la genèse de celle-ci, l'auteur montre bien que, si

Lucrèce et Darwin partagent une même vision anti-finaliste et mécaniste de l'origine des espèces et font tous deux référence à la notion d'extinction, Lucrèce ne saurait être pour autant considéré comme un évolutionniste au sens moderne du terme. Le poète insiste en effet sur la fixité des espèces et le mécanisme d'adaptation qu'il propose ne correspond pas à la théorie darwinienne, fondée sur la sélection naturelle et les mutations causées par les différences génétiques entre les parents.

Faute d'indications préalables, l'édition du texte laisse d'abord le lecteur perplexe. L'auteur ne précise en effet ni les manuscrits qu'il a consultés, ni les principes adoptés, ni les éditions auxquelles il s'est principalement référé. La lecture du commentaire permet fort heureusement de nuancer cette première impression, car les difficultés textuelles y sont signalées et les choix de l'éditeur clairement justifiés, notamment en ce qui concerne le vers 881 et la lacune supposée entre les vers 1012 et 1013.

Le commentaire, qui constitue la partie principale de cette étude, s'attache en priorité aux questions philosophiques : l'objectif de l'auteur est de mettre en évidence les procédés didactiques de Lucrèce, qui exploite les thèmes et le langage issus de la tradition finaliste pour démontrer que la vie et la civilisation ne doivent rien à la providence divine, mais résultent de l'interaction du hasard et de la nécessité dans le cours du temps.

Concernant les hommes primitifs, l'auteur rejette à juste titre l'alternative simpliste entre primitivisme et progressisme au profit d'une analyse plus pertinente : « Lucrèce recourt aux hommes préhistoriques, qui lui servent temporairement de proto-épicuriens. Ils ne sont pas philosophes, mais leur éthique représente à la fois un stade pré-philosophique et un état qui pourrait être atteint dans l'avenir grâce à la philosophie. C'est pourquoi un jugement positif leur est attaché, mais de façon limitée et temporaire : ils peuvent à un certain moment être cités pour illustrer la thèse épicurienne selon laquelle les véritables besoins sont faciles à satisfaire (...) et ensuite être présentés de manière négative pour illustrer un autre aspect de l'éthique épicurienne » (cit. p. 206).

Le commentaire des vers consacrés aux premières sociétés humaines est également très éclairant : G. C. y insiste sur la spécificité du modèle lucrétien, qui présente les premiers pactes de non-agression (v. 1011-1027) comme une étape intermédiaire entre sauvagerie primitive et société constituée. Il explicite ensuite ces premières associations informelles en termes de stratégie adaptative et établit de féconds rapprochements avec des travaux récents sur les fondements de l'altruisme et de la coopération humaine. Cependant, l'interprétation de M. Serres (*La naissance de la physique dans le texte de Lucrèce*, Paris, 1977) aurait permis d'enrichir ces analyses par une mise en relation avec les principes de la physique épicurienne. Les premiers liens sociaux, introduits par le seul adverbe *inde* (v. 1011), marquent en effet une rupture dans l'*ingenium* humain : Lucrèce ne cherche pas expliquer les raisons qui ont conduit les hommes à s'unir durablement à une seule femme et à fonder un foyer stable. Or ce silence est très significatif : il traduit la part irréductible du hasard et de la nouveauté au sein du temps historique et renvoie à la théorie du *clinamen*. L'Histoire, qui allie déterminisme et liberté, n'est alors rien d'autre qu'une branche de la Physique.

Au total, le livre de G. C., malgré une présentation parfois elliptique, est à la fois riche et stimulant et apporte un nouvel éclairage sur la préhistoire lucrétienne. Il se signale par l'attention constante portée aux enjeux théoriques du texte et aux procédés didactiques mis en œuvre. La perspective épistémologique adoptée contribue également à l'intérêt du commentaire : tout en évitant les classifications anachroniques, C. G. s'est efforcé de situer les vers de Lucrèce dans l'histoire des

sciences et d'établir des rapports entre les problématiques qui sous-tendent le texte et les recherches modernes en matière de sciences de la vie et de sciences humaines.

Sabine Luciani.

Sabine Anselm, *Struktur und Transparenz, Eine literaturwissenschaftliche Analyse der Feldherrnviten des Cornelius Nepos*, Altertumswissenschaftliches Kolloquium, 11 : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2004, 204 pages.

Sous un titre un peu déconcertant au premier abord, Sabine Anselm procède à une analyse de l'ouvrage de Cornélius Népos intitulé *Liber de excellentibus ducibus exterarum gentium*. Une érudition à beaucoup d'égards écrasante, des notes et une bibliographie surabondantes. — Le lecteur est *a priori* surpris de voir soumis à un examen si approfondi un ouvrage qui, pendant longtemps, a paru secondaire et de valeur médiocre (S. Anselm note elle-même les appréciations et jugements de certains critiques anglais récents [p. 24-25] : « Why spend time on Nepos ? » — « intellectual pygmy »). À vrai dire, les rapports plus ou moins étroits qu'entretenait le biographe avec Catulle (celui-ci lui dédie son œuvre et le couvre de fleurs), Cicéron, avec qui Cornélius Népos correspond fréquemment, Atticus, un intime, voire Salluste, sont autant d'indices de l'estime dans laquelle l'écrivain latin était tenu par ses contemporains. Il n'est pas jusqu'à l'ampleur même de son œuvre (le *De excellentibus ducibus*... ne constitue que la 16e partie du *De Viris illustribus*) qui ne laisse supposer la place importante qu'occupait le biographe dans la littérature de son époque.

Après les pages — « traditionnelles » en ce qui touche à Cornélius Népos — concernant l'éventuelle seconde édition de son ouvrage, les rapports des 23 *Vies* avec celles de Caton et d'Atticus qui leur sont presque toujours annexées dans les manuscrits, la fausse attribution, longtemps prise pour vraie, à Aemilius Probus, contemporain de Théodose, les hypothèses concernant le véritable auteur (Hygin ?), la date possible de la publication de l'ouvrage (35 ou 32 av. J.-C. ?), la critique allemande en vient à l'essentiel de son travail. Pour elle, le *De excellentibus ducibus*... serait divisé en 2 « heptades » (p. 62), la première formée par les *Vies* de Miltiade, Thémistocle, Aristide, Pausanias, Cimon, Lysandre et Alcibiade, la seconde par les *Vies* de Datamès, Épaminondas, Pélopidas, Agésilas, Eumène, Phocion et Timoléon. Ces deux heptades seraient séparées par une première « triade » (Thrasybule, Conon et Dion) suivie d'une triade intermédiaire (Iphicrate, Chabrias et Timothée). Une seconde triade (les rois, Hamilcar et Hannibal) concluait l'ouvrage, d'après elle.

Chacune de ces *Vies* est l'objet d'un commentaire fouillé, lui-même résumé dans un tableau, où sont cités non seulement les faits historiques et leur date, mais soit les valeurs morales ou politiques, soit les vices de toute sorte qu'atteste la biographie examinée. Une telle subdivision, poussée à l'extrême, prouverait (p. 63) combien « Népos structure l'ensemble de ses *Vies* jusqu'au plus petit détail ».

Une masse de renseignements complémentaires est fournie par des notes fort nombreuses, certaines très riches, qui viennent parfois appuyer ou nuancer la thèse développée par l'auteur.

Le lecteur, souvent submergé, ne peut qu'apprécier la vaste érudition de S. Anselm et adhérer à l'effort de réhabilitation (p. 33) entrepris par elle. La définition (p. 51 *sq.*) de la « technique biographique » (entre biographie traditionnelle et historiographie moralisante) de Cornélius Népos est l'objet d'une fine analyse ; très juste aussi, la remarque, fondée notamment sur la déclaration très nette de l'auteur

latin (*Pélopidas* 1,1), d'après laquelle les *Vies* n'ont pas de but à proprement parler historique.

Le recenseur, quant à lui, émet quelques réserves sur le bien-fondé de la division des *Vies* en heptades, ne serait-ce qu'en raison de la similitude des exposés de la première et de la seconde « heptades », et donc de la méthode suivie par l'auteur latin. D'autre part, quelle que soit l'importance des rapports (structures contextuelles et intertextuelles) entre auteur, texte et lecteur (il y a beaucoup de banalités et d'évidences dans ces vues ressassées depuis des décennies), l'*Introduction* de l'étude allemande ne brille pas toujours par la clarté. Si, sur tel point de détail, S. Anselm a raison de souligner les errements chronologiques de Cornélius Népos à l'intérieur de chaque *Vie* (cf. pour celle d'Hannibal), il n'en reste pas moins que l'ensemble respecte bien l'ordre, de Miltiade à Hannibal. Mais surtout on s'étonne du peu de place que l'auteur de l'étude semble accorder à la « Transparenz » : sans doute, les rapprochements avec Rome sont-ils fréquents — notamment à la fin de l'examen consacré à chaque *Vie* — , mais on ne voit nulle part souligné, comme on s'y attendrait, l'écho que la conduite de tant de généraux étrangers a pu avoir dans le monde romain de la période triumvirale (entre 40 et 30 av. J.-C.), date probable de la publication du *Liber* de Cornélius Népos. Les passages fréquents d'un camp à l'autre d'un Thémistocle, d'un Alcibiade ou d'un Lysandre, pour ne citer qu'eux, ne pouvaient pas ne pas frapper, interroger, inquiéter, gêner... les Pollion, Lépide et beaucoup d'autres et ne pas faire sourire le « lecteur idéal » (p. 173 *sq.*) qu'était Atticus, l'ami intime de Cornélius Népos. Ne parlons pas des « slogans » comme *libertas* ou *iustitia* ou, mieux encore, *clementia* (Thrasybule ; p. 102) ; qu'en pensaient les contemporains d'Octave ou ceux qui avaient vu à l'œuvre la *clementia Caesaris* ? L'auteur insiste à maintes reprises sur la force d'exemple et de modèle du livre latin, sur le rôle de « Miroir des princes » que devait jouer le *Liber de excellentibus ducibus exterarum gentium*. Mais elle n'en tire pas toujours les conséquences...

Le travail de S. Anselm est considérable ; il est très méritoire, mais le *Hintergrund* est un peu négligé.

Paul Jal.

Emanuele Narducci, *Cicerone e i suoi interpreti — Studi su l'Opera e la Fortuna* (Testi e studi di cultura classica, 29) : Florence, Ed. ETS, 2004, 442 pages.

Sous ce titre, ce gros volume a la bonne idée de rassembler tout un ensemble d'écrits du grand cicéronien italien E. Narducci, dont la plupart ont déjà été publiés dans les quinze dernières années, quelques-uns depuis plus longtemps, plus quelques inédits. Est ainsi proposée au lecteur une somme où celui-ci trouvera commodément présentés de manière rationnelle des travaux auparavant dispersés dans différentes revues ou ouvrages, mais dont la teneur a été souvent quelque peu modifiée et la bibliographie généralement mise à jour, comme le fait apparaître la bibliographie générale proposée à la fin du volume, qui va jusqu'en 2004. Un index final, qui mêle noms propres antiques et modernes et aussi notions, permet une consultation facile de l'ensemble.

L'ouvrage s'articule en trois parties. La première réunit sept études sur Cicéron et la période tardo-républicaine. Le premier, *Cicerone e l'orientamento intellettuale dell'« opinione publica »*, distingue dans les traités cicéroniens entre ceux qui constituent une sorte d'éloge funèbre de l'art oratoire au moment où il va disparaître, à l'issue du bref siècle situé entre 91/90 et 31/27, et ceux qui forment une vaste entre-

prise de « vulgarisation » des grandes thématiques philosophiques, destinés à fournir une base culturelle aux *boni* de Rome et de l'Italie. Plus original est l'article intitué *La memoria della grecità nell'immaginario delle ville ciceroniane*, qui met en valeur le rôle joué par la « culture de la villa » dans l'expérience de l'élite sociale et intellectuelle romaine. Puis, avec l'article *Cronaca criminale e letteratura nella* pro Cluentio, l'auteur montre comment Cicéron peint de manière magistrale, dans ce discours, l'atmosphère boueuse et corrompue de la classe des riches sous la dictature syllanienne ; comment l'avocat arrive-t-il à s'en tirer du point de vue déontologique ? Je dois avouer que l'argumentation de l'auteur, empruntée aux traités philosophiques de Cicéron, ne m'a pas paru entièrement convaincante. En revanche, l'article inédit consacré au *Pro Caelio, L'amico e l'adulatore. Cicerone e i pericoli della* simulatio, propose une analyse très fine de la distance bien connue entre les portraits de Catilina dans les *Catilinaires* et dans ce discours — excellent exemple, selon l'auteur, d'analyse sociologique d'un phénomène politique dont le dernier avatar était César, sous-tendue par la réduction méthodique des vertus épicuriennes à la *simulatio*. *Dolor* est le maître-mot de l'article *Percezioni dell'esilio in Cicerone* ; l'auteur y montre comment, à son retour, Cicéron va sublimer sa douloureuse expérience en *deuotio* à la *res publica* et aux *boni*, en finissant par dresser, à côté de celle de Caton, sa propre statue de martyr de la République dans les *Tusculanes*, dont le caractère anti-césarien n'échappe pas à E. Narducci. Il y revient dans l'article suivant *Le* Tusculanae *: un percorso di lettura*, qui s'intéresse au lectorat des traités cicéroniens : l'entreprise cicéronienne de combler le hiatus culturel des Romains avec la Grèce ne s'adresse évidemment pas aux *docti*, capables d'avoir accès directement aux originaux grecs, mais aux *occupati* de Rome et d'Italie, à qui Cicéron délivre un message à la fois d'accès « facile » à la félicité du sage, mais aussi d'éthique politique, en leur proposant en modèles, sous le *regnum* césarien, d'illustres victimes grecques de la persécution politique. Une réflexion sur le « personnage » d'Atticus, de Cornelius Nepos à Montaigne, sert de transition vers la seconde partie ; dans cette synthèse de deux travaux antérieurs, l'auteur fait d'abord le point sur l'œuvre de Cornelius Nepos, en soulignant tout ce que celui-ci doit à Varron, mais aussi à son ami Atticus, dont la biographie dresse le portrait d'un homme d'équilibre et de modération, en même temps que de parole et de fidélité, bref d'*humanitas* dans une époque troublée ; ce portrait servira de modèle à Montaigne, qui se verra néanmoins supérieur à lui, pour avoir assumé, contrairement à Atticus, des charges publiques dans une époque non moins troublée.

La seconde partie est plus éclatée, autour de « Notes de lecture ». On y trouve successivement deux notices au *Pro Caelio :* une au § 18 (à propos de la citation d'Ennius par Crassus reprise par Cicéron) et une autre à 33 sqq (que l'auteur met astucieusement en perspective avec un passage du discours d'Auguste dans l'*Apocolocyntose*) ; puis, en *de domo* 11, il propose, à la place du difficile *uarietatem* des manuscrits, l'habile lecture *uanitatem*. Toujours dans le *de domo*, une analyse du § 105 met en relation ce passage avec Ov. *F.* VI, 437 sqq pour souligner le jeu entre cécité oculaire et aveuglement intellectuel. Les échos cicéroniens et autres d'un célèbre fragment de C. Gracchus (*Où me tournerais-je... ?*) font l'objet de la note suivante, avant que l'auteur ne se penche sur une possible réminiscence d'Ennius chez Cicéron et Virgile et les reprises certaines par Cicéron au « mot » de César (*J'ai bien assez vécu...*). Enfin l'auteur tire de Nepos *Att.* 16 une intéressante indication sur la date possible de la publication des lettres *ad familiares* : 35/34.

La dernière partie, *Aspetti e momenti della fortuna di Cicerone*, est consacrée à la *Fortuna* de Cicéron. Mais qu'on ne s'y trompe pas : nous n'avons pas là l'équivalent italien de la *Présence de César* éditée en 1984 par R. Chevallier. Ce qui intéresse E. Narducci, c'est moins le *Nachleben* de Cicéron que l'évolution des jugements que la pensée européenne — pas seulement universitaire — a portés sur

l'Arpinate, même si un premier gros article inédit fait le point approfondi de tout ce que doit à la pensée cicéronienne celle du grand humaniste italien Leon Battista Alberti. Mais, ensuite, la lecture de l'article intitulé *« Boissier, Cicerone, il Cesarismo »* rend un magnifique hommage à l'intelligence du savant français, à son indépendance de jugement, à sa compréhension en profondeur de la pensée cicéronienne, à laquelle le prédisposait sa position politique modérée, hostile à Napoléon III — bel et rare exemple d'une approche anachronique qui s'avère néanmoins féconde et juste ; E. Narducci rend justice à G. Boissier en montrant tout ce que la pensée universitaire postérieure a tiré, sans toujours le dire, de son œuvre et de la manière dont il s'opposa à la dépréciation de Cicéron par la pensée allemande du XIX^e^ siècle, de Hegel à Marx en passant par Mommsen. Nous ne quittons pas le second Empire, avec l'article *Cesare e Cicerone. Da Napoleone III alla prima Scapigliatura milanese*, qui commence par une analyse fine et juste de l'*Histoire de Jules César* de Napoléon III avant d'aller examiner dans la littérature italienne les répliques politico-littéraires à cette apologie moins de César que du césarisme. Pour ma part, j'ai préféré la remarquable analyse inédite de la *Grandezza e Decadenza di Roma* de G. Ferrero, ainsi que l'étude consacrée aux interprétations de Cicéron par la critique italienne, qui prend pour point de départ le célèbre ouvrage d'E. Lepore, *Il princeps ciceroniano...*, pour montrer combien ce livre a profondément marqué la critique postérieure, de C. Nicolet, de J.-L. Ferrary, d'E. Gabba, d'A. Schiavone, de L. Perelli, d'A. La Penna, de G. Cambiano, d'A. Grilli et, évidemment, d'E. Narducci — magnifique hommage, au-delà d'E. Lepore, à la fécondité de la recherche italienne (et française, même si le nom d'A. Michel est absent) sur Cicéron. Ce n'est pourtant pas sur ce feu d'artifice que se conclut l'ouvrage, mais sur un Appendice consacré à une Introduction, parue en 1992, à Lucrèce, qui se rattache de manière assez lâche au reste de l'ouvrage.

Ce bref compte-rendu achoppe à rendre toute la richesse des vues d'E. Narducci. Concluons rapidement en disant la joie éprouvée à redécouvrir des travaux antérieurs de l'auteur, ici rassemblés, et à en découvrir de nouveaux, de qualité au moins égale aux précédents. Bien évidemment, aucun cicéronien ne pourra se dispenser d'avoir ce livre dans sa bibliothèque.

Paul M. Martin.

Ciro Monteleone, *La « Terza Filippica » di Cicerone — Retorica e regolamento del Senato, legalità e rapporti di forza* : Fasano, Schena Editore (Biblioteca della ricerca — Philologica, 4), 2003, 533 pages.

Les *Philippiques* reviennent à la mode. Après l'excellente édition commentée de Costanza Novielli sur la treizième *Philippique* (Edipuglia, Bari 2002) (cf. notre C.R. dans *Gnomon* 76 (2004) p. 34-37) — d'ailleurs non signalée dans la bibliographie de C. Monteleone, pourtant presque sans faille —, voici une nouvelle édition commentée, sur des principes quelque peu différents. Au lieu d'un commentaire ligne à ligne, le parti adopté ici est, après une brève préface, de présenter d'abord texte et traduction « à la Budé » — texte page de gauche, traduction page de droite, avec appels de notes rejetées après le texte. À quelques détails près, le texte est celui des plus récentes éditions (Fedeli, Leipzig 1982 et 1986 — Shackleton Bailey, Chapel Hill-Londres 1986). Une note, p. 10, signale les quelques leçons où l'éditeur s'est écarté de l'une ou de l'autre ; mais elle est si confuse, et en partie fautive, qu'on doute que le lecteur puisse s'y retrouver. Il eût été plus judicieux de les mettre en bas de page comme un apparat critique. Au demeurant, le texte cicéro-

nien ne posant pas de problèmes majeurs, les lecteurs français, qui utilisent l'édition A. Boulanger-P. Wuilleumier, ne seront pas dépaysés, même s'ils regretteront que la bibliographie ignore la C.U.F., aussi bien pour l'édition des *Philippiques* que pour celle de la *Correspondance* de Cicéron. Quant à la traduction italienne, elle nous a paru fidèle au texte et elle n'appelle pas de remarques particulières. À partir de la p. 47 commencent les notes exégétiques, soit littéraires ou stylistiques, soit historiques ou institutionnelles. Certaines peuvent paraître inutiles, comme la n. 1, qui s'attache à expliquer le sens du syntagme *patres conscripti* ; d'autres sont un peu courtes, comme la n. 10, où l'auteur aurait pu signaler que la « philosophie de l'histoire » assez sommaire de Cicéron — « petites causes, grands effets » — est fort banale et se retrouve, par exemple, chez Tite-Live. Mais la plupart sont utiles et bien venues.

Cependant l'essentiel de l'ouvrage n'est pas là, mais dans l'énorme Postface, intitulée « La genesi ideologica et politica della Terza Filippica », qui commence à partir de la p. 105 pour se développer sur quelque 350 pages de texte et 1121 notes denses et fournies. Cette Postface constitue une étude complète des raisons profondes qui ont dicté la conduite et la pensée de Cicéron dans ce discours. Un premier chapitre, qui a pour titre « Cicerone nel marzo del 44 a.C. : immagine pubblica e coscienza di se », part de la célèbre invocation du nom de Cicéron par Brutus au sortir de la Curie de Pompée aux Ides de mars — dont l'authenticité, on le sait, a été récemment mise en doute par L. Canfora, sans raison péremptoire d'ailleurs — pour s'interroger sur la « responsabilité » politique de Cicéron dans le meurtre de César. Pour ce faire, l'auteur, après avoir rappelé l'acte-pivot constitué par le consulat de Cicéron, examine le parcours politique et philosophique de Cicéron d'octobre 47 aux Ides de mars 44, à travers les traités philosophiques écrits durant cette période, du *Brutus* aux *Tusculanes*, mais aussi à travers les trois « césariennes » et notamment le *pro rege Deiotaro*. L'idée fondamentale est que les traités, loin d'être le simple *otium* que Cicéron prétend, constituent en réalité à la fois une entreprise de régénération du corps civique, et notamment de la jeunesse, et un ensemble d'écrits de combat contre la tyrannie en général, donc contre celle de César en particulier ; l'idée n'est pas neuve, mais elle est reprise et systématisée de manière convaincante. Quant aux discours « césariens », l'auteur s'attache à montrer comment le discours pour Déjotarus notamment doit être lu au second degré afin de mettre en évidence la critique à peine voilée des pratiques de pouvoir césariennes ; cela non plus n'est pas nouveau, mais, encore une fois, nous est proposée une synthèse lumineuse des travaux opérés depuis quelques années sur ce discours. La responsabilité de Cicéron comme « maître à penser » des tyrannicides ressort avec évidence, donnant raison à la remarque d'Antoine à ce sujet.

La seconde Partie, « La nascita della coalizione antiantoniana », reprend minutieusement les événements survenus entre le 15 mars et le 20 décembre 44, date de la III^e^ *Philippique*. Nourrie des travaux de U. Gotter et de P. Grattarola notamment, cette partie est une remarquable mise au point sur cette période cruciale où Cicéron, après avoir hésité, va s'engager résolument dans la lutte anti-antonienne. L'évolution de son attitude est finement analysée et, sur les quelques points incertains de cette période, les choix de l'auteur, qu'on soit ou non d'accord avec lui, sont solidement argumentés. L'ouvrage s'achève par une troisième Partie consacrée à « la structure et l'idéologie » de la III^e^ *Philippique*. On appréciera particulièrement l'hypothèse originale selon laquelle le discours garde la trace visible des conditions dans lesquelles il a été prononcé : alors que les quatorze premiers paragraphes constituent à eux seuls une unité organique rhétorique, avec *exordium*, *propositio*, *narratio* et *peroratio*, les paragraphes 15-36 forment une nouvelle *descriptio* suivie d'une seconde *peroratio*. L'explication de cette bizarrerie

pourrait se trouver, propose l'auteur, dans la nécessité où s'est trouvée Cicéron, lors de son intervention orale, de répondre à l'objection d'un sénateur antonien opposé à la présentation d'Antoine comme *hostis rei p.* et arguant que l'illégalité se trouve dans le parti adverse, non du côté du consul (§ 14) : le § 15 commence par un *at* qui garderait la trace de cette objection et ainsi s'expliquerait le nouveau développement qui commence alors, consacré à à justifier idéologiquement les illégalités commises par les Républicains et par Octave. *Se non e vero...* En tout cas l'hypothèse est très séduisante. Index des passages cités et index des noms et des notions principales précèdent une bibliographie quasi exhaustive, qui offre l'originalité intelligente de renvoyer aux pages où les ouvrages utilisés sont cités.

Bref — on l'aura compris — un livre que tout cicéronien, tout historien de la fin de la République devra avoir dans sa bibliothèque.

Paul M. Martin.

Alain Michel, *Les rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, 2ème édition : Louvain-Paris-Sterling-Dudley, MA, Peeters, Coll. BEC, 2003[2] (1960).

La réédition de cet ouvrage essentiel sur les rapports de la rhétorique et de la philosophie chez Cicéron réjouira les chercheurs. Une reproduction par clichés conserve la disposition et la pagination du livre original. Le seul changement que l'on pourra observer consiste dans deux ajouts : 1) une postface (p. 741- 745) qui dresse un état des questions et donne les nouvelles orientations des études cicéroniennes, d'un point de vue rhétorique, philosophique, politique, linguistique et esthétique, depuis la parution du livre jusqu'à sa re-publication, soit de 1960 à 2002 ; 2) une mise à jour bibliographique (p. 747-753), qui, concernant la même période 1960-2002, comporte sept rubriques : éditions des textes cicéroniens ; personnalité de Cicéron ; rhétorique ; éducation et culture : langue, grammaire, esthétique ; rhétorique et politique ; rhétorique, philosophie, dialectique et vérité ; Cicéron et l'humanisme. Ces rubriques rappellent très exactement l'esprit initial du livre qui, loin d'avoir vieilli du fait des évolutions de la pensée et des courants d'idées, conserve une pleine actualité, au point qu'y sont posés les problèmes essentiels de notre époque. On relira avec bonheur chacun des chapitres et parties de cet ouvrage qui, à partir d'un Cicéron homme politique, philosophe, orateur et rhétoricien autant que poéticien, donne à réfléchir sur les grandes questions moins encore républicaines qu'humaines, quelles que soient les époques : celles de l'action et de la contemplation. Le langage moins encore des formes d'une rhétorique restreinte que des modes infinis de mise en œuvre est l'un des fondements de cette réflexion. Son rapport au vrai est complexe, dès lors qu'il s'agit de communiquer des pensées, de débattre d'idées admettant le débat *in utramque partem*, voire les contraintes 'du' politique, sans qu'il y ait renoncement à l'amour autant qu'à la pratique d'une 'sagesse' (**philo-sophia*) qui est en même temps 'amour du Verbe' (**philo-logos*). Ces questions difficiles, mais essentielles, sont posées dès le premier chapitre du livre, de manière politique et sociologique. Et les réponses sont données, dans l'ensemble de l'ouvrage, à partir des enseignements de Cicéron — soit en fonction « de la place que tiennent la culture et la sagesse philosophiques dans les créations de la parole ». A. Michel insiste en effet constamment sur le fait que la rhétorique cicéronienne n'existe pas sans une philosophie de ce *logos* sur lequel Platon et Aristote ont réfléchi et dont se souvient Cicéron, dans un éclectisme

moins encore de conciliation que d'ouverture capable d'inclure d'autres Écoles et courants de pensée : telles les théories du vraisemblable et du probabilisme. Vérité et relativité admettent conjointement une réflexion sur le droit, qui a d'autant plus préoccupé Cicéron qu'il vit la fin des démocraties antiques, dans un douloureux débat du pour et du contre. On perçoit ainsi déjà dans ce livre un autre ouvrage qui en a été une sorte de suite obligée, *La Parole et la beauté. Rhétorique et esthétique dans la tradition occidentale*, Paris, 1994[2] (1982). Cette rhétorique et cette philosophie humanistes incluent en effet l'esthétique. Aussi relira-t-on avec émotion les pages que A. Michel consacre à la pensée cicéronienne relative aux notions de grâce, d'amitié, de sagesse humaniste, de nature et d'art. Les difficultés qu'a éprouvées et vécues Cicéron, dans sa quête d'un idéal mis à mal par les réalités humaines et politiques de son époque, se résolvent en dialogue d'intelligence, de savoir et d'humanisme.

Aussi cet ouvrage continue-t-il à s'adresser, avec la même acuité que lors de sa première parution, aux spécialistes de Cicéron, à l'historien des idées et de la littérature gréco-latines, au philosophe et au rhétoricien ainsi qu'au philologue.

J. Dangel.

Marie Ledentu, Studium Scribendi. *Recherches sur les statuts de l'écrivain et de l'écriture à Rome à la fin de la République* : Louvain — Paris — Dudley, MA, Peeters, « Bibliothèque d'études classiques », vol. 39, 2004, 443 pages.

C'est un grand et beau sujet que Marie Ledentu a entrepris de traiter en écrivant *Studium scribendi*. Pour reprendre quelques-unes des questions qu'elle pose — et se pose — dans l'Introduction générale, p. 1 : quelles structures mentales requiert l'acte d'écrire ? quels rapports l'auteur entretient-il avec ses lecteurs ? quelles contraintes ont fait peser sur l'écrivain son rang dans la société et le contexte historique dans lequel il a écrit ? et d'autres semblables. Nul ne pensera sans doute que ces questions n'ont jamais été formulées ; mais elles l'ont été le plus souvent de façon partielle, en ordre dispersé, pourrait-on dire ; il manquait un traitement d'ensemble, et l'on a plaisir à dire que Marie Ledentu a relevé le défi et dans une large mesure gagné son pari.

L'ouvrage est construit en trois parties qui suivent un ordre chronologique. La première s'étend de 155, date de la célèbre ambassade des philosophes grecs, à l'année 107 av. J.-C., qui marque l'avènement de Marius ; la seconde va de 107 à 77, et s'intitule donc « L'époque de Marius et de Sylla » ; quant à la troisième période, elle s'arrête en 43 av. J.-C., avec la mort de Cicéron, qui signifie, en somme, la fin de la littérature républicaine. Dans chacune de ces trois périodes, l'auteur envisage successivement différents genres littéraires, ou familles de genres, en les rangeant selon une certaine hiérarchie. Mais il ne s'agit pas ici d'une hiérarchie telle que peut la concevoir un théoricien des lettres comme Quintilien ; il s'agit de la compatibilité des genres littéraires avec les différentes classes de la société et avec les occupations que celles-ci doivent assumer dans l'intérêt de la *res publica*. Or cette compatibilité n'est pas restée la même tout au long des quelque 110 années envisagées dans cette étude ; et c'est pourquoi l'ordre des genres étudiés se modifie d'une période à l'autre, en fonction des événements et de l'évolution des mentalités.

La perspective envisagée impliquait que l'on prît en considération le plus grand nombre possible d'écrivains attestés, pour autant que l'on dispose de renseignements suffisants sur leur vie, leur personnalité et les caractéristiques générales de leur œuvre. Il en résulte que les écrivains « fragmentaires » ou qui, même, ne sont

plus pour nous que des noms et des titres, prennent une place proportionnellement assez importante. Bien que Marie Ledentu se défende d'avoir voulu écrire une histoire de la littérature latine, l'ombre tutélaire de l'ouvrage célèbre d'Henry Bardon plane sur ce livre, et nul ne s'en plaindra. La consultation en est d'ailleurs facilitée par l'impression en caractères gras des noms des écrivains traités, dès leur première occurrence. Les affirmations de l'auteur sont toujours appuyées sur les sources primaires citées en note *in extenso* ; nous ne manquons pas de témoignages antiques sur les intentions des écrivains latins et sur les circonstances qui ont entouré la genèse de leurs œuvres, et cela n'est pas vrai seulement d'un cas privilégié comme celui de Cicéron. Aux sources primaires, Marie Ledentu ajoute volontiers des références aux travaux des modernes, ce qui est de nature à inspirer confiance en la solidité de son information.

On ajoutera à ces éloges que ce livre est écrit en une langue très pure, élégante et fluide ; nul charabia moderniste, nulle fuite en avant conceptuelle ne viennent gâter notre plaisir. Il faut être en pleine possession de son sujet pour pouvoir s'exprimer de manière aussi parfaite : *rem tene, uerba sequentur*.

Les remarques qui suivent montreront que notre lecture a été attentive ; elles peuvent aussi servir à corriger quelques menues erreurs qui auraient été évitées, si l'ouvrage avait été lu sur épreuves par un réviseur, comme cela se fait parfois.

Le plan de l'ouvrage étant chronologique, voici que se pose le problème de la périodisation. Toutes les dates sont toujours contestables ; c'est le cas, en particulier, de celle de 155, qui marque le début des analyses de Marie Ledentu. Les comédies de Térence, qui sont légèrement antérieures, auraient pu et dû être prises en considération : il y avait là de quoi présenter de belles réflexions sur le statut du poète comique, ami, porte-parole officieux et peut-être même prête-nom des grands de ce monde. À l'autre extrémité de la chronologie, le volume se termine par une longue analyse des circonstances de la mise par écrit et de la diffusion des discours de Cicéron. Ce développement, véritable morceau de bravoure final, est lui aussi structuré en trois périodes, autour des axes que constituent le consulat et l'exil ; le plan adopté ne tient pas assez compte du statut très variable des discours, pour ce qui est de leur objet, de leur auditoire, de leur importance pour la carrière ou la survie politique de l'orateur ; des regroupements auraient peut-être mieux fait ressortir ces aspects.

Dans le détail, l'érudition de Marie Ledentu est généralement sans faille, à l'exception d'un domaine, qui est celui de l'onomastique romaine. Passe encore que les prénoms soient tantôt abrégés, tantôt écrits en toutes lettres, puisque les deux solutions sont acceptables ; on sera plus inquiet, en revanche, de constater que les terminaisons des gentilices et des *cognomina* sont parfois méconnues. On trouve ainsi, p. 10, T.Q. Flamininius (au lieu de Flamininus), où, de surcroît, le gentilice est abrégé, ce qui ne se fait pas ; p. 47 et suiv., et p. 78, Porcius Licinius (au lieu de Licinus, qui est ici un *cognomen*) ; et, à l'inverse, p. 145, L. Licinus Balbus (au lieu de Licinius, qui est ici un gentilice). P. 353, l'auteur d'un traité d'économie domestique s'appelle bien Caius Matius ; mais à la p. suivante, il est appelé Cn. Matius, ce qui risque de le faire confondre avec l'auteur bien connu des mimiambes, dont il est question p. 155-156. Il est vrai qu'on a parfois prétendu que les deux n'en faisaient qu'un, mais Henry Bardon, justement, refuse cette thèse, p. 322, note 7, de sa *Litt. lat. inconnue*. Enfin, dans un domaine voisin, la *Guerre d'Afrique* du Pseudo-César, p. 217, doit être appelée *Bellum Africum* (et non *Africanum*).

Ceci nous mène à l'histoire et à l'histoire de la littérature, où l'on peut signaler quelques points. P. 41 et suiv., à propos de l'*historia*, il aurait été intéressant de mentionner et de discuter l'opposition établie par Sempronius Asellio entre *annales* (histoire ancienne) et *historia* (histoire récente). P. 162, J. Soubiran a bien

montré que les *Aratea* de Cicéron se composent de deux parties, les *Phaenomena* et les *Prognostica*. P. 166, on ne peut pas qualifier Bologne de « cité italique » ; la ville fut successivement étrusque, gauloise (les Boïens), et colonie de droit latin (en 189 av. J.-C.). P. 172 et suiv., l'opposition d'Antoine et de Crassus dépasse très largement leur attitude face à la publication de leurs discours, comme on peut voir dans le *Brutus*. P. 211 et suiv., le poème de Cicéron sur ses malheurs s'appelait *De temporibus suis* et l'auteur y parlait de lui à la troisième personne ; mais lorsqu'il le mentionne dans la Correspondance, il dit naturellement *De temporibus meis*. P. 321, ligne 11, dans la traduction d'un passage du *Brutus*, lire : « il n'y serait pas arrivé par la connaissance seule du droit », et non « sans la connaissance... ». P. 360, Hortensius, Cicéron et Brutus le Jeune semblent mis sur le même plan : c'est oublier la différence d'âge qui a existé entre eux (Hortensius était né en 114 et Brutus en 85), et qui explique en bonne partie leurs conceptions différentes de l'éloquence.

La bibliographie est riche et bien classée. Les *HRR* de H. Peter, dans leur deuxième édition, devaient être citées H. Peter, 1914, et non 1967, qui est la date d'une réédition ; il y en a eu une autre en 1993. P. 314, note 61, et p. 436, les deux auteurs d'un article du *Mémorial Festugière* ne s'appellent pas P. Petit-Mangin et B. Fusin, mais P. Petitmengin et B. Flusin. Enfin l'*index nominum* nous a paru un peu incomplet ; nous n'y avons trouvé ni Porcius Licinus ni les deux Matii dont il vient d'être question. Ces lacunes sont heureusement suppléées par une utile prosopographie des écrivains, p. 403 et suiv. Passons sur quelques fautes purement mécaniques (p. 23, *Maecadonicus* ; p. 73, *De re agricultura*...).

Il serait aussi facile qu'inutile d'allonger la liste de ces menues imperfections, que tout lecteur averti corrigera aisément. Concluons plutôt sur un note positive, largement méritée : *Studium scribendi* apporte une contribution importante à cet aspect particulier de l'histoire littéraire qui concerne la genèse des œuvres ; il s'agit de rien de moins que de scruter les raisons qui font naître chez certains le besoin d'écrire, la liberté qui leur est donnée de s'exprimer, et l'accueil que leur réservent leurs premiers lecteurs. Autrement dit : comment se fait-il qu'il y ait tant de livres dans nos bibliothèques ? Au prix d'un volume de plus, mais fort intéressant, Marie Ledentu répond à une partie au moins de cette question fondamentale.

Hubert Zehnacker.

Gianfranco Stroppini, *L'amour dans les* Géorgiques *de Virgile ou l'immanence du sacré dans l'être* : Paris, L'Harmattan, 2003, 186 pages ; *L'amour dans les livres I-IV de l'*Enéide *de Virgile ou Didon et la mauvaise composante de l'âme* : Paris, L'Harmattan, 2003, 151 pages.

Avec ces deux ouvrages s'achève le triptyque que l'auteur, dans sa méditation sur l'amour, a consacré à Virgile : ils complètent la réflexion entreprise sur l'amour et la dualité dans les *Bucoliques* (Klincksieck, 1993).

L'interprétation que nous propose G. Stroppini de l'œuvre didactique sur les cultures et l'élevage vise à démontrer combien l'amour est le principe de cette représentation du vivant où « l'unanimisme virgilien » s'impose lui-même comme conception de l'univers. Par là le sacré s'incarnerait dans le souci de l'harmonie cosmique. Après avoir rappelé ce qu'était l'amour chez Lucrèce, l'auteur commence par mettre en valeur « l'amour générateur » en établissant notamment le relevé des mots formés sur la racine *fe- signifiant allaiter ou mettre au monde. La société idéale des abeilles, leur renaissance et la métempsycose, le chant d'Orphée qui finit par triompher de toute mort par la révélation du doux amour de l'art (cf.

particulièrement p. 73) composent la stabilité spirituelle du monde dont Jupiter est l'archétype du chef — nous avons apprécié les pages 76 à 112 qui comparent l'âge d'or jupitérien à l'âge d'or saturnien et inscrivent le Prince dans cet univers humain prolongeant l'univers divin dès lors qu'Octave jouit d'une autorité divine. L'épicurisme mais aussi l'orphisme pythagoricien nourrissent cette « phénoménologie de l'universel », et G. Stroppini a l'heureuse initiative de traduire des fragments orphiques qui corroborent son propos.

Nous pouvons toutefois regretter que la traduction des *Géorgiques* par M. Rat n'ait pas laissé une place à celle de J. Dion, Ph. Heuzé et A. Michel ; d'autre part, il est dommage que la bibliographie ne reprenne pas des références essentielles, citées dans le texte même (Bayet, Boyancé, Dumézil, Grimal, par exemple) ; enfin nous avons relevé beaucoup de fautes d'impression dont l'inventaire serait fastidieux...

La Préface de Ph. Heuzé souligne les qualités intellectuelles du second ouvrage qui, sans être novateur, a le mérite d'indiquer la filiation platonicienne à l'œuvre dans les livres I-IV de l'*Enéide*. Didon et Enée représentent, en effet, « les deux composantes de l'âme, individuelle et cosmique, selon le mythe de l'attelage ailé dans le *Phèdre* de Platon ». La passion fait de la reine de Carthage celle qu'Enée devait fuir pour s'élever à la *pietas*. La tragédie du livre IV est bien spirituelle, où la rhétorique de l'amour dit les déchirements de l'âme. L'épicurisme et le stoïcisme participent également à cette recherche de l'harmonie cosmique qui mène à Rome et à Auguste. Cependant, là encore de nombreuses coquilles sont à corriger, à commencer par celle de la page de couverture...

Au total, nous disposons d'une vision cohérente de la pensée philosophique de Virgile, à la fois complexe par les systèmes d'opposition qu'elle organise depuis les *Bucoliques* et simple par les convergences qu'elle dessine en vue de la réalisation du sacré dans et par l'histoire de Rome.

E. Delbey.

Antonio De Caro, « *Si qua fides* ». *Gli* Amores *di Ovidio e la persuasione elegiaca* : Palermo, Palumbo, 2003, 253 pages, Index des auteurs antiques et anciens, Index des thèmes, Index des auteurs modernes.

A. De Caro a soutenu une thèse de Doctorat intitulée « *Aditus per carmina quaero* ». *Persuasione e persuasività nell' elegia erotica augustea* (Palermo, 1999). Dans le présent ouvrage en partie issu de cette thèse, il privilégie l'étude de la stratégie de la passion amoureuse comme caractéristique originale de l'élégie latine en relation avec les préceptes de la rhétorique cicéronienne ; les *Amours* font de la persuasion le thème central de l'élégie à l'époque augustéenne et la règle discursive qui constitue désormais le genre même. Ovide déconstruit ainsi, de manière ironique, les poèmes de Tibulle et de Properce en démontrant l'inanité de leurs discours amoureux et en inscrivant son recueil dans la perspective d'une *ars amatoria*.

Nous avons beaucoup apprécié ce livre, qui ne recourt pas à la méthode si ennuyeuse à la longue des analyses de l'amour (sur Catulle, sur Tibulle, sur Properce, sur Ovide lui-même) pour rendre compte de l'élégie « subjective » par la reconstruction d'une hypothétique « histoire d'amour » toute psychologique. Il fait toujours bon lire, en effet, un auteur qui n'oublie pas que le style élégiaque peut être fructueusement compris par rapport à la rhétorique et aux images de soi qu'elle implique. Donc, A. De Caro reprend les travaux de D. F. Kennedy (*The arts of love*, Cambridge, 1993) en rappelant opportunément que, dans l'élégie augustéenne, la vérité émotionnelle porte le masque de situations artificielles et de complexes stylisations verbales qui forment des champs métaphoriques à propos de

l'amour tels que ceux de la guerre, de la chasse ou encore du voyage. L'exploration et la description de la passion constituent des figures, au sens rhétorique de ce mot, et composent les séquences d'un « discours amoureux » (cf. R. Barthes), c'est-à-dire un réseau de représentations qui crée une rhétorique particulière ; aussi convient-il d'étudier principalement comment l'élégie signifie l'amour, plutôt que d'imaginer quelles amours y sont à l'œuvre et traiter d'une histoire des sentiments entre l'*amator* et la *domina*. Les *Amours* révèlent cette osmose entre le sentiment amoureux et la création littéraire, puisqu'ils sont désignés ensemble par le terme *amores*. La fiction étant le procédé créateur de l'élégie, A. De Caro considère que la persuasion est emblématique du style élégiaque : inspirée par l'amour, elle vise à inspirer l'amour en produisant ses effets par l'affabulation. A partir de W. Stroh (*Die römische Liebeselegie als werbende Dichtung*, Amsterdam, 1971), il fonde le principe de cette persuasion sur le « topos » du *seruitium amoris*, qui ne relève pas tant d'une idéologie masculine que d'une logique de l'*obsequium* spécifiquement romaine : les élégiaques latins ont accentué la figure de l'asservissement moins présente dans l'élégie grecque à la fois pour s'opposer à la morale des *Quirites* — l'amour est un sentiment sérieux — et pour inventer vis-à-vis de la *domina* la situation de celui qui se soumet afin de conquérir ses faveurs.

Il serait malheureusement trop long d'entrer dans tous les détails d'un texte aussi stimulant. Notre intérêt s'est par exemple porté sur les bonnes synthèses concernant la stratégie de la persuasion amoureuse chez Tibulle, où prévaut l'èthos de l'*amator* idéalisant la vie à la campagne comme métaphore heureuse de l'amour fidèle, et chez Properce, où le pathos l'emporte ; Tibulle est mû par la *spes* et rêve d'un monde beau où les amants se sont séduits pour toujours, Properce tient à la *fides* de l'abandonné(e). Quant à l'œuvre d'Ovide, elle opère la « kénôsis » de ces attitudes : joignant le dramatique au comique, *Amor risit* ; *fictus adulter*, le poète devient acteur. Surtout la communication élégiaque y est organisée selon un identique principe de déception ; alors que Tibulle et Properce croyaient en la possible efficacité de leurs paroles, l'*ego* ovidien se représente finalement incapable de convaincre (I, 6 ; 13 ; II, 2 et 3 ; III, 6). Dipsas, en I, 8, préfigure l'« érôtodidaxis » de l'*Ars amatoria* et inspire l'élégie II, 5 du *simulatus amor* ainsi que les poèmes II, 7 et 8 ; l'un des procédés fondamentaux de la *captatio beneuolentiae*, dans les *Amours*, est en effet la (dis)simulation : le bonheur dépend de l'illusion et du mensonge. Ovide apparaît alors plus créatif que Tibulle ou Properce dans l'emploi d'une rhétorique de la persuasion ne se référant plus à des modèles culturels de vérité empruntés au *mos maiorum* — le genre de vie simple à la campagne, la fidélité de l'épouse —, mais faisant de sa propre parole autorité.

A. De Caro a mis à notre disposition un ouvrage de synthèse fort éclairant sur l'élégie augustéenne et sur Ovide jouant non pas tant avec l'amour qu'avec la persuasion amoureuse. Deux regrets toutefois : le premier au sujet des dernières lignes de conclusion qui nous ramènent trop, à notre goût, au « topos » d'un Ovide aimant la création littéraire pour elle-même, alors que dans le cours de l'ouvrage une autre interprétation semblait suggérée (p. 68 et 80 : la persuasion amoureuse concrétise le mythe orphique de la poésie qui construit un monde plus humain et rivalise avec la rhétorique cicéronienne du *uir bonus* ; issue des techniques de la déclamation, elle n'en est pas moins humaine et Ovide exilé saura que l'on peut réellement souffrir, lorsque le Prince refuse même cette parole, toute retorse soit-elle) ; le second regret porte sur la bibliographie, qui n'est pas à jour depuis 2001. Cela n'enlève rien à la richesse du livre, assurément.

E. Delbey.

Grazia Maria Masselli, *Il rancore dell'esule. Ovidio, l'"Ibis' e i modi di un'invettiva* : Bari, Edipuglia, 2002, 193 pages.

Le petit ouvrage de Grazia Maria Masselli invite à une lecture de cette œuvre d'exil relativement peu approchée qu'est l'*Ibis* d'Ovide.

Une lecture renouvelée à travers le prisme de la théorie rhétorique présentée comme théorie de la communication : avec l'inflexion que suppose cette désignation moderne, toute pertinente qu'elle puisse être quand elle se réfère à l'éthique et à la pragmatique antiques et non au cognitivo-comportementalisme ambiant (cf. p. 112 « changement de type cognitif-émotif ») ; une lecture s'efforçant de situer en même temps dans « la sphère anthropologique » le contenu polémique du poème par rapport à ce que l'auteur appelle *iambikè idéa*, par rapport aux *tabellae defixionum* et aux *araï* et *dirae*, mais aussi, plus succinctement, par rapport à la littérature de libelles politiques de la fin de la République — l'ouvrage de Paul Jal *La Guerre civile* (1963) mériterait d'être repris.

On ne peut que saluer le bien-fondé de ce parti, annoncé dans les pages de présentation et dans une première partie intitulée « *Ibis* : Modèles formels et anthropologiques d'une invective » (p. 5-29) et fondé tant sur les désignations de l'*Ibis* par les manuscrits que sur les commentaires suscités par certains passages de Virgile chez les scholiastes, concernant la caractérisation rhétorique de la prise à partie de tel ou tel personnage épique.

Néanmoins, l'angle de lecture choisi : « passer la structure de l'*Ibis* au filtre du schéma spécifique d'une invective » (p. 21), en dépit de plusieurs mentions nettes des traditions callimachéenne, iambique (Archiloque, Horace), épigrammatique, implique le renoncement à une lecture proprement poétique qui saisisse l'originalité du poème en termes de genre et de forme — c'est une élégie. Son étude, portée par une érudition bibliographique irréprochable sur les points avancés, quoique non-sélective, fait trop de place aux citations extraites des ouvrages théoriques de rhétorique (Cicéron, Quintilien) sans cibler suffisamment leur apport vis à vis de la démonstration. Même si elles permettent de bien appréhender au départ la position exacte du plaidoyer du locuteur, les mailles du schéma rhétorique, plan de l'exposé : 1. *Exordium* (Ov., *Ibis*,1-10), 2. *Narratio* (Ov., *Ibis*,11-28), 3. *Partitio* (Ov., *Ibis*, 45-64), 4. *Confirmatio* (Ov., *Ibis*, 209-50), 5. *Conclusio* (Ov., *Ibis*, 29-44 ; 65-208 ; 251-644), qui obligent, entre autres, à loger une bonne part du texte sous la rubrique de la *Conclusio*, restent trop lâches pour restituer sa véritable dimension au poème. Le recenseur se permet de renvoyer à l'ouvrage collectif paru postérieurement en 2003 en France, *La parole polémique* (Paris, Champion), qui, dans une perspective analogue, situe la polémique au sein des littératures antiques et, principalement, française moderne.

Anne Videau.

C. A. J. Littlewood, *Self-Representation and Illusion in Senecan Tragedies* : Oxford, Oxford University Press 2004, 331 pages.

Ce livre est la publication révisée d'une thèse soutenue à Oxford. Les tragédies de Sénèque y sont envisagées comme des productions littéraires de l'époque néroniennne, qui, en tant que telles, offrent un réseau complexe d'intertextualité avec la poésie augustéenne. Virgile, Horace, Ovide sont considérés, ainsi qu'il se doit et qu'il est depuis longtemps reconnu, comme des références encore plus nécessaires à leur intelligence qu'Euripide et les autres Tragiques grecs. Les concepts d'autoreprésentation et d'illusion, fils conducteurs de l'ouvrage, sont, dans la ligne de T.

G. Rosenmeyer (*Senecan Drama and Stoic Cosmology*) rapportés à des racines stoïciennes précises. Le principe rationnel dirigeant l'univers, autrement dit Dieu, donne à tout être humain, avec un germe de raison, un rôle à jouer sur le théâtre du monde, comme le fait un chef de troupe pour un acteur dans une pièce donnée. Le sage, celui en qui la raison a atteint un développement optimal, a pleine conscience qu'elle est son être authentique, garant de son autonomie et de son autarcie et que tout ce qui lui est extérieur, prétendus biens et contingences diverses, n'est qu'illusion. Lui-même se donne en représentation comme modèle offert à l'imitation d'autrui, mais bien peu sont capables de l'approcher et la plupart s'obstine à la poursuite de fins illusoires. La présence de traits stoïciens ne signifie pas, bien entendu, qu'il s'agisse de tragédies stoïciennes, à l'exception, nous semble-t-il, d'*Hercule furieux* et des *Troyennes*, dans la mesure où la première laisse, en sa fin, la voie ouverte à la reconquête d'une vie selon la raison et où la seconde exalte des conduites exemplaires trouvant leur expression dans des morts héroïques. Ces traits ont la plupart du temps une fonction spécifique, subvertissant leur sens originel, dans un monde artificiel, conçu et élaboré à partir des données de la mythologie et de la tradition littéraire. Pour Médée, devenir elle-même, accéder à son être authentique, acquérir sa pleine autonomie, c'est jouer le rôle que lui assigne la fable : aller jusqu'au bout de sa vengeance en tuant ses propres enfants ; Atrée ne sera vraiment lui-même qu'en mettant en action, sous les yeux du spectateur, un crime dépassant en horreur tous les autres. Dans les deux cas, le langage et les postures viennent du Portique mais c'est sur le mode de la contrefaçon et de l'imposture.

L'auteur a réparti sa matière en cinq chapitres (1. *Introduction* ; 2. *The Broken World* ; 3. *Images of a Flawed Technical Genesis* ; 4. *Meta-Theatre and Self-Consciousness* ; 5. *Intertextuality and Innocence*), subdivisés en diverses rubriques, sous lesquelles tel ou tel aspect des pièces est revisité d'un point de vue particulier en rapport avec les thèmes de réflexion choisis. Il n'y a pas de conclusion générale, et le dernier chapitre clôt assez abruptement l'ensemble par une seule rubrique, alors que le deuxième en comporte huit. On peut donc regretter un certain manque d'équilibre dans la composition. Il faut se borner à l'évocation rapide d'un petit nombre de points pour donner quelque idée de la qualité d'analyses, souvent conduites avec renvoi à des textes allant de la Renaissance à l'époque moderne. Est frappante la subtilité et bien souvent la pertinence des connections perçues. L'œuvre des devanciers est bien intégrée, affinée, prolongée. Ainsi, au chapitre 3, *Hercule furieux*, *Thyeste* et *Médée* sont comparés dans leur genèse et leur structure, encadrées par les mythes de Phaéton et de la fin de l'âge d'or, pénétrées du souvenir d'Euripide (*Phaéton*), de Virgile (*E.* VI et VII), d'Ovide (*M.*), d'Horace (*O.* I, 1), dans un entrecroisements de motifs, orientés autour du *furor* se déployant dans la vengeance, la quête avide du pouvoir, la création poétique, avec des aspects métalittéraires (Junon, Atrée et Médée sont des poètes construisant les drames). Le chapitre 5 considère dans *Phèdre* les deux protagonistes-sous l'angle de l'intertextualité et de l'ironie dramatique. Phèdre se représente elle-même avec une consciente lucidité comme un chaînon de la famille légendaire, que la malédiction de Vénus condamne à la même passion funeste que sa mère et sa sœur. À deux reprises au moins, Sénéque l'insère dans la tradition élégiaque romaine en inversant les rôles qu'elle assigne : celle du *seruitium amoris* (elle veut être la *famula*) et celle de la poursuite amoureuse (elle est chasseresse au lieu de proie). Hippolyte, au contraire, évoque dans le chant d'ouverture, avec une ignorance innocente, des *loci amoeni*, pour lui symboles de chaste pureté, de dévotion à Diane, que les spectateurs ou les lecteurs qui connaissent Virgile (*B.* 10 — Gallus — ou *E.* 4 — Didon et Enée —) et Ovide (*M.* VII — Céphale et

Procris —) savent être des lieux vulnérables aux assauts de Vénus et aux traits de Cupidon.

Pour finir, on constatera que, comme c'est souvent le cas avec nos amis Anglo-saxons, la bibliographie en langue française est bien chichement représentée.

François-Régis CHAUMARTIN.

Michaël von ALBRECHT, *Wort und Wandlung. Senecas Lebenskunst* (Supplements to Mnemosyne, 252) : Leiden-Boston, Brill, 2004, 236 pages.

Wort und Wandlung : le fil directeur de ce beau livre est l'idée à la fois simple et profonde que chez Sénèque la « parole » est l'instrument du « changement » spirituel, le style étant le moyen à la fois de l'éducation morale, quand l'écrivain vise autrui, et de l'auto-influence, lorsque le lecteur a suffisamment progressé pour pratiquer l'ascèse sans guide et devenir son propre maître. Ainsi la rhétorique n'est-elle rien d'autre que l'instrument de « transfiguration » du soi : *intellego, mi Lucili, non emendari me tantum sed transfigurari*, dit Sénèque dans la *Lettre* 6, 1. On voit le chemin parcouru depuis le milieu du siècle dernier, où l'on considérait trop souvent encore la rhétorique de Sénèque comme un accoutrement de mauvais aloi, un étalage de virtuosité purement gratuite masquant le déficit de la pensée.

Le rôle de la forme, au sens linguistique et stylistique, est donc fondamental pour l'accomplissement de l'« art de vivre » (Lebenskunst), et le livre s'attache à les étudier dans leur indéfectible association. Cela est tout particulièrement vrai pour les cinq premiers chapitres, dont l'unité thématique, prévient l'auteur dans l'introduction, est celle de l'« autodétermination » (Selbstbestimmung), vis-à-vis successivement du temps (« Vom Wert der Zeit », p. 9-23), de l'espace (« Vom Reisen und Lesen », p. 24-33), de la propriété (« Vom Geld und Reichtum », p. 34-52), de la tradition socratique (« Von der Nachfolge des Sokrates », p. 53-67) et des maîtres (« Vom Lehren und Lernen », p. 68-98). M. VON ALBRECHT, on ne s'en étonnera pas, pratique avec prédilection les analyses de textes, empruntés surtout mais non exclusivement aux *Lettres à Lucilius* : le premier chapitre s'appuie sur la *Lettre* 1, le deuxième sur la *Lettre* 2, le cinquième sur la *Lettre* 108. Dans ces trois cas le texte latin, repris de l'édition REYNOLDS, est suivi de la traduction et d'un commentaire qui correspond exactement à ce qu'est, ou plutôt à ce que devrait être dans l'idéal une leçon d'agrégation. Une large place, conformément au principe de base du livre, est faite à l'analyse lexicale et linguistique : sont étudiées, entre autres, la variation synonymique, les figures de mots (et tout particulièrement les métaphores), les asyndètes, les pointes et les formules gnomiques qui font du texte, comme il est dit joliment p. 19, un « collier de perles ». M. VON ALBRECHT montre comment ces moyens rhétoriques servent à conduire graduellement le destinataire du texte là où Sénèque veut le mener, vers le « changement » spirituel : le texte a pour but d'activer la volonté pour la mettre au service de la philosophie pratique.

Une autre idée-force de cet ouvrage est le lien qu'il établit entre les écrits philosophiques et l'œuvre tragique de Sénèque. Pour M. VON ALBRECHT, les tragédies sont du théâtre véritable ; ce sont des pièces qui se prêtent à la représentation, comme l'on montré de nombreuses mises en scène modernes, et non des compositions destinées à la seule lecture. Mais quels rapports entretiennent-elles avec l'œuvre philosophique ? Les hypothèses les plus opposées ont été formulées par la critique, on le sait. Il est arrivé que l'on considère les deux corpus comme entièrement indépendants, au point de voir en Sénèque le Philosophe et Sénèque le Tragique deux personnes distinctes, ou, à tout le moins, que l'on insiste pour traiter les tragédies comme un pur objet poétique, sans aucun lien avec les œuvres de

prose, ce qui revient à prêter à Sénèque une curieuse schizophrénie. À l'inverse, il est arrivé aussi que l'on établisse entre les deux groupes une relation de dépendance, et que l'on fasse des tragédies une œuvre militante et didactique, au service de la propagande stoïcienne, ou bien, de façon moins brutale, que l'on y voie un recueil d'*exempla* négatifs destiné à illustrer la théorie des passions. La thèse de M. von Albrecht est autrement perspicace : il ne faut pas voir dans les tragédies de simples illustrations des théories morales, en les subordonnant aux œuvres philosophiques. Elles en sont plutôt le symétrique négatif. Car la modification (*Wandlung*) de l'être intérieur par la parole (*Wort*) peut s'accomplir tant en direction du bien (par la prose des œuvres philosophiques, qui vise le progrès moral) qu'en direction du mal, ce qui est le cas pour la rhétorique tragique. Les comportements criminels des héros tragiques ne résultent pas d'une erreur ou d'une faute de jugement, comme dans la définition aristotélicienne, mais d'un travail délibéré mené au moyen du discours tragique par le héros négatif pour progresser et s'accomplir dans la perversion (d'où le fameux *Medea nunc sum*). Les tragédies sont le pendant négatif de l'ascèse philosophique conduite dans les œuvres en prose. C'est ce que démontre le sixième chapitre, « Das verwandelnde Wort I : Dramatiker und Philosopher », p. 99-129, qui dresse un parallèle tout à fait suggestif entre la préface des *Questions Naturelles* et le prologue d'*Hercule Furieux* : d'un côté, une description de l'ascension pure et désintéressée vers la connaissance des lois de la nature, de l'autre la conséquence d'une perversion de la leçon, où les données de la science et les méthodes psychagogiques de la rhétorique sont mises au service des passions.

C'est l'homme qui façonne sa propre identité spirituelle : cette conviction, associée à la maîtrise de la rhétorique, caractérise Sénèque et explique l'ascendant qu'il exercera sur la postérité jusqu'à nos jours. Les trois derniers chapitres étudient donc la survie et l'influence de Sénèque : dans la tradition chrétienne (« Das verwandelnde Wort II : Seneca in der christlichen Tradition », p. 130-172, avec en particulier un regard sur les techniques rhétoriques de la méditation) ; chez Montaigne (« Geistige Befreiung : Montaigne und Seneca », p. 173-192) et dans la littérature allemande, du Moyen Âge à l'époque contemporaine (« Ethiker, Tragiker, Naturphilosoph : Seneca in Deutschland », p. 193-220). Ces trois chapitres reprennent en les remaniant des études déjà parues dans des ouvrages collectifs, et elles n'ont pas l'homogénéité du reste de l'ouvrage, même si l'on y retrouve le même intérêt fondamental porté au lien entre l'éducation ou « libération » morale et les techniques rhétoriques. Pour autant elles révèlent toute la culture de M. von Albrecht, capable d'embrasser et de caractériser en quelques concepts nets et frappants l'influence de cet écrivain fondateur dans la culture européenne que fut Sénèque.

Wort und Wandlung est un livre important, non seulement pour les spécialistes de Sénèque, mais pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des idées romaines et à la stylistique latine. C'est un ouvrage limpide, écrit dans une langue claire, profond mais jamais abstrait dans la mesure où il prend appui sur la texture même du discours de Sénèque. La symétrie qu'il établit entre le propos des œuvres philosophiques et celui des tragédies est originale et, nous semble-t-il, extrêmement féconde. Nous avons là aussi une belle démonstration de ce qu'un regard 'littéraire' peut apporter à la connaissance de Sénèque, puisque que M. von Albrecht accomplit le tour de force de ne jamais user de termes ni de concepts philosophiques techniques tout en traitant sans arrêt d'éducation morale : nul doute que Sénèque eût aimé cela.

Mireille Armisen-Marchetti.

Valérie Naas, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien* (Collection de l'École française de Rome, 303) : Paris-Rome, 2002, 532 pages.

Le livre comporte trois sections : le projet de Pline et sa réalisation ; un « inventaire merveilleux », une encyclopédie paradoxographique ? ; *memoria* et *monumentum* : une mise en perspective de l'*Histoire naturelle*. Ces sections sont d'ampleur très inégale, soit respectivement 220, 156 et 75 p. La conclusion est très brève (4 p.). Les chapitres, dont la numérotation continue chevauche celle des sections, se subdivisent en parties et sous-parties. Le plan, fort compliqué, donne lieu à des anticipations que l'auteur signale avec franchise (p. 63, n. 202 ; p. 205, n. 138, par exemple). Il y a des longueurs incontestables : les merveilles de Rome (II^e^ section, chapitre 7) s'étirent sur 65 pages, presqu'autant que les deux autres chapitres réunis, qui sont tout aussi importants. Il est vrai que l'objet de l'étude, l'*Histoire naturelle* de Pline l'Ancien, est une somme baroque et des plus complexes, qu'il vaudrait mieux appeler, comme l'observe à juste titre l'auteur, *Enquête* ou *Recherches sur la Nature*. Mais surtout l'effort du lecteur est récompensé, car dès l'abord se révèle une connaissance intime de l'œuvre foisonnante du Naturaliste et des facettes de son contexte, littéraire, politique, culturel et moral, auxquelles sont consacrés les deux premiers chapitres. On sera particulièrement sensible à la finesse de l'étude portant sur l'encyclopédisme antique et l'insertion de l'*Histoire naturelle* dans ce courant culturel.

Nous nous attacherons plus longuement au chapitre 3, qui traite de la genèse de l'œuvre. V. Naas nous avertit qu'elle entend utiliser les résultats de la *Quellenforschung*, mais non la pratiquer. Le lecteur ne cherchera donc pas ici ce qu'il ne saurait y trouver, et il reste à écrire un livre sur les sources de l'*Histoire naturelle*. À juste titre, en tout cas, est soulignée l'importance exceptionnelle, comme source, de Varron (*non in grege nominando : HN*, XVIII, 23). Pline a peut-être même reproduit une partie de la liste des sources des *Res rusticae* (p. 144). La disparition de tant d'ouvrages de Varron nous conduit sans doute à surestimer l'originalité du Naturaliste (p. 41).

Très intéressante est l'étude de la méthode de travail de Pline, centrée, on le sait depuis longtemps, sur l'établissement d'un fichier à partir de lectures nombreuses. Le mérite de l'auteur est de donner un minutieux état de la question tenant compte d'importantes enquêtes allemandes et italiennes et de proposer, après un examen critique approfondi, un schéma plausible : Pline lisait lui-même ou faisait lire ses sources par un *lector* auquel il indiquait, en les délimitant, les passages à recopier, ce que faisait le secrétaire (*notarius*), en reportant ces extraits sur des tablettes de bois, du papyrus ou du parchemin, en tout cas en confectionnant ainsi des fiches. Il prenait aussi en sténographie diverses remarques de Pline (renvois internes, mots-clés permettant de constituer une sorte de fichier par matière, etc.), ainsi que des commentaires (p. 132 sq.). Quant à la durée de l'élaboration de l'encyclopédie, il faut admettre qu'elle a été longue. Elle aurait commencé dès le règne de Néron (p. 399). Nous pensons pour notre part qu'il faut en reporter l'origine à celui de Claude, vers 50 de notre ère (cf. *HN*, VI, 106, avec la correspondance entre le 6 Méchir du calendrier égyptien traditionnel et les ides de janvier qui ne se vérifie que pour les années 49-52, et X, 120, passage écrit, ou du moins préparé, alors que des *Caesares iuuenes* se trouvent dans l'entourage d'Agrippine, qualifiée d'épouse de Claude, ce qui nous situe entre 49 et 54).

Cette longue élaboration permet de mieux comprendre les divergences fréquentes entre les index (qui sont des sommaires), groupés après la préface dans un premier livre, et le texte finalement rédigé par Pline (p. 267-271, 309, 335). Or, comme le dit judicieusement l'auteur, « c'est dans les différences entre l'index et le

texte que l'on peut repérer la manière de travailler de Pline » (p. 261). Même les décomptes figurant dans l'index sont souvent inconciliables avec les données du texte. Ils ont été effectués avant la rédaction de l'*HN* (p. 195). Nous pensons de plus que certaines de ces divergences révèlent une évolution des conceptions de Pline, ainsi, par exemple, au sujet de l'Istrie, partie de l'Illyrie dans l'index (I, 3, 25, si l'on suit les mss.), mais de l'Italie dans le texte (III, 129). C'est dire qu'il ne faut pas corriger à la légère les index à partir du texte, comme l'a déjà observé A. Klotz en 1931. C'est dire aussi qu'il faudra rééditer les index du livre I de l'*HN* avec un commentaire relevant toutes les divergences avec le texte et en tirant les conclusions appropriées.

V. Naas reconnaît à Pline, au-delà de la compilation, une capacité d'investigation. Comme exemple de mise à jour de l'information, elle cite (p. 147) *HN*, VI, 105, qui se targue de révéler des noms inédits de peuples, de ports et de villes sur la côte sud-ouest de l'Inde. Or l'ethnonyme *Neacyndon* (gén. plur.) correspond dans le *Périple de la mer Erythrée* (contemporain de l'*HN*, voire un peu antérieur), Ptolémée et la *Table de Peutinger* à *Nelkynda* ou *Nelkyndon* (gén. plur.), *Melkyda*, *Nincildae*. Il y a eu apparemment de la part de Pline, ou plutôt de son *lector* ou de son *notarius*, une confusion entre lambda et alpha majuscules dans un ouvrage grec. Le caractère inédit de la « mise à jour » est donc douteux ! Il n'est même pas impossible que Juba soit d'un bout à l'autre l'auteur de l'historique de la liaison maritime avec l'Inde, Pline s'étant contenté, en établissant sa fiche entre 49 et 52, d'actualiser la date-butoir de la navigation de retour dans l'ancien calendrier mobile égyptien qu'aurait utilisé Juba. Quoi qu'il en soit, V. Naas corrige par la suite quelque peu son jugement favorable au Naturaliste, en lui attribuant (p. 287-289) une curiosité d'inventaire plutôt que d'investigation. Contrairement à la leçon d'Aristote, en récoltant les exceptions, il s'est interdit toute classification sérieuse : son anthropologie, au livre VII, est, de son propre aveu, une anthologie (VII, 123 : *florem hominum*), sinon un « livre des records » (p. 323, emprunté à I. Calvino). Malgré tout, l'*HN* serait « une œuvre réfléchie, structurée et finalisée » (p. 234). Sans doute, encore faut-il admettre que Pline compose souvent par association d'idées. Ainsi la description des merveilles de Rome (XXXVI, 101-124) n'est qu'une longue digression dans un livre consacré aux marbres et matériaux assimilés, mais qui laisse place à l'évocation précise d'un théâtre romain en bois ! La diatribe contre le luxe permet au Naturaliste de quitter non sans désinvolture « la route prévue » (XXXVI, 116 : *a destinato itinere degredi*). Quant à l'indignation, en partie rhétorique, elle n'exclut pas la fascination (XXXVI, 118 : *Quid enim miretur quisque* ...). L'*HN* est bien dotée d'une structure, mais, pour parler comme Salvador Dali, c'est une « structure molle », qui n'est certes pas sans charme.

D'excellentes pages sont consacrées à la rencontre de l'encyclopédisme et de la paradoxographie dans l'*HN*. Pour Aulu-Gelle (*N.Att.*, IX, 4), Pline est en effet une sorte de paradoxographe, et pour le Moyen Âge, l'*HN* est avant tout un « livre des merveilles ». Si Pline exclut la littérature de fiction ou d'agrément (p. 248-249), c'est qu'il prend le merveilleux très au sérieux, même quand il semble adopter une position de recul. A ce propos, l'a. cite judicieusement une formule étonnante du Naturaliste (XXV, 14) : « Ces merveilles, même si elles sont hors de créance, n'en suscitent pas moins l'admiration et nous contraignent d'avouer qu'il y subsiste beaucoup de place pour le vrai », en quoi nous ne sommes pas loin de voir l'amorce un peu naïve de la preuve ontologique !

La dernière partie de l'étude, relativement brève, met vigoureusement l'accent sur l'aspect de mémorial de l'Empire romain assimilé à l'*orbis terrarum* que revêt l'*HN* .

Nous espérons avoir donné un aperçu des multiples intérêts que présente un livre touffu et non exempt de longueurs, mais substantiel et riche en réflexions que mettent en valeur nombre de formules heureuses. Terminons par une chicane que l'auteur voudra bien nous pardonner : Strabon n'a pu inspirer Pline (cf. p. 331 et 429), car sa *Géographie* n'a été connue que dans le courant du IIe siècle de notre ère, et d'abord à Alexandrie, cf. la belle étude toujours actuelle de A. Diller, *The textual Tradition of Strabo's Geography*, Amsterdam, 1975.

Jehan Desanges.

Trevor Murphy, *Pliny the Elder's* Natural History. *The Empire in the Encyclopedia* : Oxford, Oxford University Press, 2004, x & 233 pages.

Jusqu'à présent, l'œuvre encyclopédique de Pline l'Ancien a suscité de nombreux travaux portant sur les différents domaines de son contenu : géographie, anthropologie, biologie animale et végétale, médecine, beaux-arts, etc. Les historiens du latin se sont également intéressés à sa langue et à son style. Mais on a beaucoup plus rarement mis l'accent sur ses caractéristiques littéraires ; les implications épistémologiques d'une encyclopédie telle que la *Naturalis Historia* ont été moins souvent scrutées. La tendance, désormais, s'inverse, et Valérie Naas a étudié récemment, en un beau livre, *Le projet encyclopédique de Pline l'Ancien* (Rome, 2002).

L'ouvrage de T. Murphy s'inscrit dans une perspective analogue, même si les méthodes employées et les résultats atteints sont sensiblement différents. La matière est répartie en cinq chapitres, regroupés en deux parties. Après une introduction assez longue, dont le but semble être principalement de laisser prévoir les thèmes et les idées qui seront développés dans la suite, le chapitre 1 est consacré à la forme que Pline a donnée à la *NH*. L'auteur accorde une grande importance aux contrastes, aux juxtapositions inattendues, aux analogies à visée pragmatique, aux digressions, qui forment, à l'intérieur des grandes classifications, la trame des livres pliniens. Le chapitre 2 montre que dans le monde unifié et hiérarchisé de l'Empire romain, le savoir est un bien d'ordre culturel qui doit être accessible à tous ; celui de Pline est d'origine livresque et ce n'est pas une tare dont l'auteur aurait à rougir ; bien au contraire, les listes de sources dont il munit le livre I sont une proclamation orgueilleuse de sa dette : les *auctores* sur lesquels il se fonde sont comme une société aristocratique de lettrés et de savants dont la fréquentation, par le truchement de leurs ouvrages, confère à Pline et à son œuvre leur noblesse. En même temps, la circulation du savoir, que l'entreprise de Pline veut favoriser, est censée empêcher sa décadence.

La deuxième partie, qui regroupe trois chapitres, est consacrée aux « ethnographies ». La chapitre 3 commence par un assez long excursus sur les origines grecques et romaines de l'ethnographie, et se poursuit par une série de monographies, en particulier sur le livre VII de la *NH*, sur Taprobane, sur les Sères, sur les Esséniens, sur les Hyperboréens ; la pratique de la mort volontaire, chez ces derniers, appelle un long développement sur le suicide dans la haute société romaine depuis Sénèque. Le chapitre 4 évoque les modes de représentation de la géographie, la technique des périples, les images mentales qui s'attachent aux fleuves et aux montagnes, l'influence des images portées dans les défilés triomphaux, l'idéologie du pouvoir qui implique que la connaissance d'un pays est quasi inséparable de sa conquête. Le chapitre 5, enfin, nous mène aux confins du monde connu, où vivent des êtres intermédiaires entre l'humanité et le règne animal, et où les flots de

l'Océan circulaire risquent de submerger l'ordre romain du monde. Dans la conclusion, l'auteur insiste sur la modestie de Pline, qui est celle d'un savant, certes, mais aussi celle d'un collaborateur dévoué de l'empereur.

Le livre de T. Murphy se présente comme une série d'essais, brillants, parfois convaincants, souvent paradoxaux ; des analyses soignées et des développements à caractère pédagogique y côtoient des affirmations rapides ou franchement inexactes. Sont en cause, sans doute, le lectorat visé autant que la méthode employée. Dès la p. 4, une référence maladroite à un article de R. Syme fait penser que T. Murphy ne maîtrise guère les problèmes de la carrière équestre et qu'il ignore sans doute les travaux de H.G. Pflaum ; il croit aussi (même page) que peu nombreuses (*sic* !) sont les personnes qui ont remarqué que la mort de Pline l'Ancien n'a pas seulement été provoquée par sa curiosité scientifique, mais aussi par son désir de porter secours aux populations environnantes. P. 32 *sqq*., il se demande comment un lecteur antique pouvait commencer la lecture de la *NH* : par le début ? ou par la fin ? etc. La question n'a pas vraiment de sens ; et elle néglige le fait que l'ouvrage se présente en 37 *uolumina*, dont le premier est une table des matières. P. 38 *sqq*., les digressions de Pline sont rapprochées de la *poikilia* de tradition hellénistique telle qu'on la trouve chez Ovide et chez Lucain, ce qui nous paraît tout à fait inapproprié, et aussi au mode de composition adopté par Aulu-Gelle ou Clément d'Alexandrie (les *Stromates*). Mais Aulu-Gelle dit explicitement qu'il veut divertir ses lecteurs en les instruisant ; à cet effet, il juxtapose des chapitres dont le contenu est intentionnellement varié. Pline, au contraire, vise à donner un exposé construit et systématique d'un savoir universel ; les digressions et incohérences que l'on rencontre dans la *NH* sont un effet de la méthode de travail de son auteur, ce qui est tout autre chose. P. 45 *sqq*., les harmonies et antithèses que présente l'explication de l'univers sont éclairées par référence à un livre de Michel Foucault : il eût été bien plus juste d'évoquer la physique de la *Stoa*, mais l'auteur a probablement craint d'effaroucher ses lecteurs. P. 120 *sqq*., le parallèle tracé entre les Hyperboréens et les Esséniens paraît forcé et ne correspond pas aux intentions de Pline ; ajoutons, p. 120, que le séjour des Hyperboréens n'a pas de rapport géographique avec les Îles Fortunées. P. 138 *sqq*., le développement sur les fleuves contient plusieurs affirmations qui nous ont paru gratuites ou inexactes ; que les cours d'eau se présentent à la fois comme un trajet et comme une frontière n'est pas caractéristique de Pline et ne peut donc servir à éclairer sa pensée. P. 146, la liste des rivières tributaires du Pô a-t-elle quelque similitude avec celle des nations alpines vaincues par Auguste ? le croire, c'est oublier ses affluents de droite, qui descendent de l'Apennin. En tout cas il est malheureux que l'auteur confonde, note 36, le trophée de la Turbie avec l'arc de Suse ; signalons-lui le commentaire que nous avons donné du livre III de la *NH* dans la C.U.F. (1998 ; 2e éd. 2004). Les descriptions géographiques de Pline sont souvent conçues de manière dynamique : une lutte perpétuelle est engagée entre la mer et la terre, entre les fleuves et les montagnes ; ce n'est pas une raison pour leur comparer, p. 150, la scène célèbre de la lutte entre un éléphant et un serpent, *NH* VIII, 33-34 ! La notion, vague au demeurant, de dramatisation du récit, ne saurait justifier de tels rapprochements. P. 166 *sqq*., un court paragraphe de Pline, *NH* XVI, 2-4, sur les Chauques, qui vivent dans un pays sans arbres, constamment menacé par les inondations de l'Océan, donne lieu à un commentaire d'une longueur disproportionnée, d'où il ressort que les Chauques représentent l'antithèse du monde romain et de Rome elle-même, assise sur un sol stable, drainé dans ses profondeurs par... la *Cloaca Maxima*. Il fallait y penser !

La bibliographie qui termine le volume, outre qu'elle offre une bonne proportion de titres qui n'ont aucun rapport avec Pline, est à peu près exclusivement en langue anglaise. Quelques titres allemands, incontournables, sont là pour faire de la

figuration ; les langues romanes sont superbement ignorées. Pourtant, T. Murphy fait dire à Pline, p. 68 *sqq*., que la savoir ne peut se maintenir que par l'échange, et que toute réduction de l'information à une source unique est, à la longue, dommageable. C'est bien pour cela que les antiquisants de l'Europe restent fidèles à l'usage d'au moins cinq grandes langues de culture, sans compter le latin, qu'ont employé avec succès des publications comme le *CIL* ou le *TLL*. T. Murphy, qui trahit en de nombreux endroits de son livre une science bien plus sérieuse et plus profonde qu'il n'y paraît, aurait dû ne pas trop sous-estimer son public.

Hubert Zehnacker.

Florian Hurka, *Textkritische Studien zu Valerius Flaccus*, Hermes Einzelschriften, Band 90 : Wiesbaden, 2003, 147 pages, planche.

La dissertation de M. Florian Hurka (H.) a plusieurs objets : d'abord (p. 16-62), il cherche à savoir dans quelle mesure on peut considérer comme un témoin indépendant le manuscrit (C) utilisé par Louis Carrion dans ses deux éditions plantiniennes des *Argonautiques* de Valerius Flaccus (1565 et 1566) ; ensuite, (p. 64-91), il examine l'authenticité de certains vers contenus dans le Laurentianus plut. 39,38 (L) et absents du Vaticanus latinus 3277 (V), manuscrit plus ancien (IX^e^ s.) mais moins autorisé que L (écrit par Niccoli avant novembre 1429), dans la mesure où, comme l'a démontré W.-W. Ehlers en 1970, L est plus proche d'un degré du manuscrit perdu dont V dérive plus indirectement. Dans un troisième temps (p. 95-122), H. s'interroge sur l'authenticité de plusieurs vers qu'il considère comme ayant figuré dans l'archétype de toute la tradition. Commençons par cette dernière question, pour réserver à la fin l'étude la plus importante, celle qui concerne l'autorité du manuscrit de Carrion. H. conteste (p. 92-94) la validité de la reconstruction de l'archétype que je tentai, à titre de simple hypothèse, voici dix ans, en me fondant sur des déplacements de vers : j'admets la fragilité de la reconstruction, mais l'hypothèse d'un archétype à 20 lignes perd-elle pour autant tout intérêt ? Je m'étonne que, des trois passages (1,410 ; 5,565-566 ; 6,31-32) étudiés par H. comme ayant figuré dans l'archétype, un seul (5,565 en fait) soit nommément attribué par Carrion à son manuscrit. Comment H. peut-il être certain que les autres vers figuraient dans l'archétype, dont seul l'accord des deux branches de la tradition (L et/ou V d'un côté, C et éventuellement les florilèges de l'autre) permet de connaître le texte ? On est d'autant plus fondé à s'étonner qu'ailleurs (p. 93), H. blâme l'attribution de leçons à C fondée sur le silence de Carrion. Pour ce qui est des vers présents dans L mais absents dans V, H. défend, à la suite d'Ehlers (et avec raison), l'authenticité de 1,45, 2,565a et 7,579-580. En revanche, il considère comme interpolé 8,463a, tout en écartant, à juste titre, me semble-t-il, l'hypothèse selon laquelle les derniers vers des *Argonautiques* sont interpolés. Il se peut que 8,463a soit interpolé, mais, malgré H., l'hypothèse d'une corruption ne me paraît pas à écarter : H. observe lui-même que la fin du poème est assez gâtée. L'homéotéleute *prora/ira* pourrait expliquer la chute de 8,463a.

Examinons le traitement que H. réserve à la question de l'autorité du manuscrit de Carrion, dont il met en doute, avec des arguments qui me paraissent faibles, l'identité avec le folio de garde (XII^e^ s.) trouvé dans un rituel de l'Abbaye de Marchiennes. Ce folio contient 8,46-105 et les leçons en concordent avec celles que Carrion attribue à son manuscrit, dont il nous dit qu'il s'arrêtait à 8,105. Le manuscrit de Carrion, pour autant qu'on puisse se fier au témoignage de ce dernier, contenait, à côté de leçons qui, éléments traditionnels ou conjectures heureuses,

intéressent l'éditeur, beaucoup de corrections douteuses ou absurdes et des interpolations de vers — je ne crois pas que personne, même parmi les défenseurs les plus convaincu de l'indépendance de C, ait jamais contesté ce fait. Toute la question est de savoir si les leçons jugées heureuses sont traditionnelles ou conjecturales. Si elles sont conjecturales, un critique exceptionnellement doué a, au XII^e^ s. ou avant, travaillé sur le texte de Valerius Flaccus : H. ne s'interroge pas sur la possibilité historique d'une telle personnalité. Bien sûr, ce ne sont pas les bonnes leçons qui permettent de montrer l'indépendance d'un manuscrit, et, je l'admets, il est impossible d'être absolument sûr qu'un vers tel que 4,196, qui comble d'une manière entièrement satisfaisante une lacune dans L et V, n'est pas l'œuvre d'un correcteur inspiré par Stace, *Théb.* 7,436-440 (j'ai remarqué que la chute de 1,496 peut s'expliquer par l'homéotéleute *amnem/tumentem*). Jusqu'au moment où H. examine le cas de 7,633, on pourrait croire qu'il rejette l'indépendance de C ; l'étude de ce vers amène un renversement : c'est, selon H., un vers authentique et un élément traditionnel dans C ; donc, conclut-il, C contient de tels éléments, et le vers 4,196 peut être l'un d'entre eux (*quid* des autres leçons que H. considérait comme de possibles conjectures heureuses ?). Le vers 7,633 comble une lacune dans L et V : *tum uero amens discrime tanto | quam modo Tartareo galeam Medea ueneno | < infectam dederat ususque armarat in illos > | in medios torsit.* À mes yeux, l'allongement de la finale de *dederat*, la relative faiblesse de *ususque in illos* et la gaucherie de la succession *in illos in medios* (2,58-59 n'est pas un parallèle juste) sont la marque d'une interpolation (qu'il serait vain d'« améliorer », comme on l'a proposé, en substituant *uisus* à *usus*). Bien sût, *usus in illos* est en soi correct, mais c'est la conjonction de l'allongement métrique et desdites faiblesses qui font difficulté — à mes yeux du moins, car la facture de ce vers est, pour H., ce qui le recommande et constitue un titre à l'authenticité : « aus dem Bestreben des Bearbeiters, Fehler im Versmaß zu beheben, und seiner Fähigkeit, Konjekturen von hervorragender Qualität zu erstellen (7,373), ist die Konstatierung von echtem Versgut in 7,633 wahrscheinlicher als die Annahme, daß ein Interpolator in C den Vers eindichtete » (p. 62). Le raisonnement est le suivant : « les leçons impeccables de C sont ou peuvent être des conjectures, or, 7,633 n'est pas un vers impeccable, donc il n'est pas dû au correcteur ». Voilà ce que H. appelle « eine kritische Wertung des Kodex als eigenständigen Zeugen », si j'en crois ce qu'il dit p. 123. Même en admettant qu'on puisse attribuer le vers 7,633 à Valerius Flaccus, qu'est-ce qui permet de penser que l'excellence caractérise le travail du supposé unique correcteur médiéval ? D'où viennent alors les piètres corrections dont H. reconnaissait l'existence (p. 23) ? D'où vient le monstre prosodique de C en 3,36 (ignoré par H.) *Scyllaceon* (ionique *a maiore*) ? D'où vient l'allongement métrique (ignoré par H.) contenu dans la leçon de C en 2,322, *portum demus, ait, haec hospita, credite, puppis*, correction malheureuse d'un texte lacunaire dans l'archétype (cf. la leçon de LV[S]) ? Il ne reste plus qu'à voir là une leçon vraie authentifiée par l'allongement métrique ! Cette dissertation montre d'autres signes de jugement défaillant en matière de critique textuelle. Ainsi, H. considère comme possible « eine Verbalellipse des Relativsatzes » dans *tum uero amens discrimine tanto | quam modo Tartareo galeam Medea ueneno | in medios torsit* (7,631-632-634). Dans le chant VIII, il propose de corriger *et tempera dictis* (v. 466) en *et amantem perdere dictis* (quel est le sens ?) ; il trouve « stilistich denkbar » la transposition du v. 460 après le v. 463, et « unproblematish » la succession des v. 440-443 : *quin nunc quoque quaere | — nescioquid tuus iste pudor —. Mene, optime quondam | Aesonide, me ferre preces et supplicis ora | fas erat ?*

Gautier LIBERMAN.

François Spaltenstein (Hrsg.), *Untersuchungen zu den* Argonautica *des Valerius Flaccus*. Ratis omnia uincet *III* (*Zetemata*, 120) : München, Verlag C. H. Beck, 2004, 191 pages.

Ce recueil est le troisième de la série *Ratis omnia uincet*, qui regroupe les contributions de colloques successifs organisés par des universitaires issus principalement du domaine germanique et consacrés à l'œuvre de Valérius Flaccus (les deux premiers étant parus respectivement en 1991 et 1998). Celui-ci est l'émanation d'un colloque de l'Université de Lausanne tenu en Septembre 2001 sous la direction de François Spaltenstein (auteur d'un commentaire des *Argonautiques* en cours de parution chez *Latomus*).

Le volume regroupe onze contributions, réparties dans les cinq mêmes rubriques que le précédent : Erzählkunst/ Vorbilder/ Welt- und Götterbild/ Einzelbetrachtungen/ Rezeption). La première partie réunit donc les études consacrées aux aspects poétiques et narratologiques de l'œuvre de Valérius : un article de Thomas Baier sur « *Ekphrasis* et *Phantasiae* chez Valérius Flaccus » centré sur l'épisode de la construction de l'Argo (I, 100-105) ; une étude de Paul Dräger sur certaines figures majeures d'Argonautes (Hercule, Castor et Pollux, Idmon et Mopsus, Orphée, Télamon et Pélée) mises en valeur en fonction de leur caractère « jovien » ou apollinien » ; une contribution d'Attila Ferenczi sur le statut du narrateur dans les *Argonautiques*, une analyse de Sylvie Franchet d'Espèrey appliquant à l'intrigue du poème le schéma actantiel de Greimas pour dégager la tendance au « romanesque » dans l'épopée ; une communication d'Andrew Zissos mettant en évidence, à partir des occurrences du mythe de Phrixus et Hellé, le caractère visuel et pictural, mais aussi allusif et « élitiste », de l'art de Valérius.

La deuxième partie se résume à l'intéressant article d'Ulrike Auhagen : « Medea zwischen Ratio und Ratlosigkeit », où l'auteur compare les monologues de l'héroïne chez Valérius et chez Ovide (Met., VII, 11-71) pour montrer comment le poète flavien se distingue de son prédécesseur par une part plus grande accordée à l'analyse psychologique au détriment de la démonstration rhétorique, et met mieux en valeur les tensions internes d'une héroïne partagée entre la passion et la lucidité.

Dans la troisième partie (trois articles), Marco Fucecchi étudie la figure du dieu Mars chez Valérius sous l'angle de l'intertextualité homérique et virgilienne (en mettant notamment en évidence l'influence du Turnus de l'*Enéide*), Eckard Lefèvre livre une synthèse de ses réflexions sur la représentation des dieux dans les *Argonautiques* dans le contexte de l'épopée latine du premier siècle (en parallèle avec Stace, Lucain, Silius) ; Gesine Manuwald s'intéresse à l'intégration du mythe d'Hésione et de la figure de Laomédon au chant II de l'épopée en rapport avec les thèmes du *Weltenplan* jovien et de la *translatio imperii*.

Les quatrième et cinquième parties ne comportent qu'une seule contribution chacune : une étude des scènes d'adieu chez Valérius Flaccus par Hans Jurgen Tschiedel, et un article de Dorothée Elm sur la représentation de Vénus dans le poème à travers l'interprétation de G. E. Lessing (1776) dans son ouvrage *Laocoon ou sur la frontière entre la peinture et la poésie*. Un *index locorum* vient compléter le volume, renforçant ainsi sa commodité et son unité.

Comparé au précédent, ce recueil est sensiblement moins fourni, et peut-être aussi plus inégal. Signe d'essoufflement de la formule ? Toutes les problématiques touchant à l'œuvre de Valérius sont pourtant loin d'être épuisées. Sans parler de la critique textuelle, qui offre toujours matière à discussion (comme l'illustrent les éditions récentes et sur bien des points différentes de G. Liberman et J. Soubiran), tout n'a pas été dit sur les questions d'esthétique littéraire : il reste encore de la place pour des études précises et rigoureuses de la personnalité poétique de Valé-

rius, ne serait-ce que pour préciser le contenu ou même examiner la validité des qualificatifs qu'on lui accole communément (néo-classique, alexandrin, élégiaque, tragique, romanesque...). Mais c'est assurément la problématique de l'intertextualité (à condition de ne pas s'en tenir au seul Virgile) qui offre encore le champ d'investigation le plus large, même si plusieurs chercheurs ont déjà commencé à s'orienter prioritairement dans cette direction. Il y a sans doute encore de la matière pour un quatrième *Ratis omnia uincet*.

Il n'en reste pas moins que ce volume, comme les précédents, constituera un élément de référence important pour les spécialistes de cet auteur et pour tous ceux que le programme de l'Agrégation de l'an passé aura incités à s'y intéresser de façon tant soit peu approfondie.

François Ripoll.

O. Devillers, *Tacite et les sources des* Annales. *Enquêtes sur la méthode historique*, Bibliothèque d'Études Classiques : Louvain-Paris, Peeters, 2003, VI-339 pages.

Après avoir étudié *L'art de la persuasion chez Tacite* (Bruxelles, 1994), Olivier Devillers reprend dans ce nouvel ouvrage la question des sources de Tacite et examine l'utilisation qui en est faite par l'historien. Un premier chapitre (p. 7-75) dresse un inventaire aussi précis que possible des sources que Tacite a pu utiliser : œuvres historiques, biographies, ouvrages de propagande, œuvres littéraires sont ainsi successivement passés en revue ; pour chaque auteur sont envisagés la date et le contenu de l'œuvre, la méthode de l'auteur et son utilisation par Tacite. À ces œuvres diverses s'ajoutent les documents de toute espèce et les sources non écrites.

Le second chapitre porte sur la question de la liberté (p. 77-97). L'auteur examine la liberté politique du sénateur, puis la liberté de l'historien, car « Tacite ne dissocie pas une liberté qui s'exerce dans le champ politique de celle que l'on attend de l'historien » (p. 86) ; l'auteur des *Annales* souligne l'étroitesse de sa tâche, mais recherche un espace de liberté et l'on observe dans le récit « la trace d'un semblable effort pour concilier respect de limites et expression d'une subjectivité » (p. 97). Tacite oscille entre « le contrôle et la marge » : des sources abondantes permettent des choix et des interprétations personnelles ; à travers le récit, l'historien exerce un contrôle sur ces réélaborations.

Dans le chapitre trois, intitulé « représentation du passé » (p. 99-155), après avoir rappelé la tradition historiographique romaine, l'auteur examine brièvement quelques aspects de l'œuvre tacitéenne : dimension morale et politique, rhétorique, dimension poétique. Le recours à la vraisemblance retient à plusieurs reprises l'attention en tant que manifestation d'une subjectivité : elle s'exprime dans les jugements que Tacite porte sur ses prédécesseurs et dans les passages où il commente l'absence d'une information dans un discours ou une inscription ; la confrontation du récit avec les documents épigraphiques montre que des choix sont opérés par l'historien, même s'il n'altère pas la substance des faits ; c'est aussi le cas pour les passages inspirés par les *acta senatus*. Plusieurs aspects qui révèlent la recherche de la vraisemblance et le recours à la rhétorique sont alors évoqués brièvement : la confrontation des versions, la vraisemblance matérielle, la recherche des causes, le recours aux lieux communs, le style. La vraisemblance psychologique fait l'objet de la dernière partie du chapitre : en rapportant les émotions, les sentiments ou les pensées des acteurs de l'histoire, Tacite influence son lecteur. Les différents règnes décrits dans les *Annales* sont alors passés en revue pour illustrer cette affirmation par des exemples.

Les mentions explicites des sources et les rumeurs font l'objet du chapitre quatre (p. 157-205). Après avoir établi la liste des passages où Tacite mentionne une source, l'auteur en examine la fonction : ils contribuent à mettre en évidence les thèmes développés dans la narration ou renforcent la portée dramatique des faits, tout en donnant au récit une apparence d'impartialité. Les rumeurs jouent un rôle similaire dans le récit.

Dans le dernier chapitre qui concerne le « choix des versions » (p. 207-247), l'auteur analyse d'abord les passages où figurent les versions contradictoires d'un même fait, données par l'historien ; puis il reprend certains passages où il est possible d'opérer une confrontation avec Suétone et Dion Cassius pour expliquer les choix de Tacite.

En conclusion (p. 249-271), O. Devillers cherche à préciser la méthode historique de Tacite : une « vision équilibrée du passé fondée autant sur la documentation disponible que sur une conviction personnelle » (p. 252). Ayant recours à dessources nombreuses et variées, l'historien respecte la vraisemblance historique et cherche en même temps à créer une représentation propre à convaincre et à séduire le lecteur.

Michèle Ducos.

Klaus Stegner, *Die Verwendung der Sentenz in den* Historien *des Tacitus* : Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2004, 266 pages.

Cet ouvrage comprend successivement une introduction de 13 pages, un relevé des « sentences » (jugées telles par l'auteur) dans les cinq livres des *Histoires* (les *sententiae* sont en caractères gras), p. 20 à 179, une série d'appendices (ironie, religion et dieux, les vertus, les *uitia*, le *pudor*, l'*auaritia* et la *perfidia*, le *uolgus*, le pessimisme et l'aspect psychologique, p. 180-205) ; on trouve ensuite un nouveau relevé des « sentences » répertoriées cette fois d'après le trait dominant qui caractérise chacune d'entre elles (p. 223-230), relevé suivi lui-même d'un classement par ordre alphabétique des *incipit*.

On ne peut qu'apprécier ce grand nombre de subdivisions qui attestent du souci manifesté par l'auteur de mettre ainsi à la disposition du lecteur les différents moyens de repérer et surtout de distinguer les *sententiae* dans les *Histoires*. Une bonne introduction note, en s'appuyant essentiellement sur Quintilien, les caractéristiques traditionnelles (pointes, sentences, « Bonmots » [*sic*], *lumina orationis*) de ce que l'on appelle traditionnellement *sententiae*. L'auteur relève les raisons de leur emploi, notamment l'aspect psychologique ; la γνώμη (à vrai dire, le pluriel γνῶμαι est plus habituel) est souvent voisine de l'épigramme ; elle a pour but d'orner le style et de chercher à la fois à provoquer la persuasion et le plaisir ; elle s'exprime en général sous la forme de la *breuitas* et utilise, suivant les cas, le *dictum*, la citation ou le proverbe. L'auteur souligne, à juste titre, la ressemblance, frappante par endroits, avec le style des deux Sénèque et de Juvénal, et surtout de Lucain. Lucain et Tacite traitent d'ailleurs le même sujet : la guerre civile, matière particulièrement propre aux analyses psychologiques et aux réflexions sur les motivations et hésitations des belligérants (cf. Vespasien). K. Stegner accorde avec raison une grande place aux jugements de Quintilien concernant les usages de la rhétorique : celle-ci triomphe au cours du 1er siècle de notre ère, comme le remarque E. Norden, mais on en trouve déjà de nombreux exemples chez Cicéron : cf. la célèbre fin de la 14e *Philippique* (14, 38) *si illi uixissent, qui morte uicerunt*.

Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, l'auteur prend le terme *sententiae* dans son acception la plus large. La « pointe » n'en est pour lui qu'un des aspects ;

est qualifiée de « sentence » toute phrase faisant place à des réflexions frappantes d'ordre psychologique, moral ou politique, plus rarement purement rhétorique ou stylistique, comme en témoigne la longue liste des pages 223-224 donnée en appendice, liste qui comprend plusieurs centaines de rubriques les plus variées (*inuidia*, *insimulatio* ou *simulatio*, pessimisme, *discordia*, *disciplina*, εἰρωνεία, etc., etc.). Une foule de rapprochements, notamment avec les deux Sénèque, Lucain et Juvénal illustrent judicieusement les thèmes examinés au fil des pages : tous ces rapprochements révèlent de fines analyses des caractères des personnages cités, des conduites ou des circonstances, où l'on peut noter les particularités du style de Tacite, style travaillé, recherché, raffiné ; l'historien multiplie les expressions destinées à frapper le lecteur (*animum... uno ictu impellere*, dit Quintilien 12,10,48), souvent par les alliances de mots les plus inattendues : cf. 4,51,2 (Vespasien victorieux est lui-même étonné par l'afflux des bonnes nouvelles) *magnificum laetumque tantis sociorum auxiliis ambire neque indigere*. Une place à part est faite par K. Stegner à la *Nebeneinanderstellung* (p. 209-210) des caractéristiques physiques et psychologiques, procédé cher à la *Stilfigur* de Tacite.

Une telle accumulation a, certes, l'inconvénient de « noyer dans la masse » les « phrases à effet » que beaucoup de lecteurs de Tacite gardent plus couramment en mémoire — et qui ne sont pas propres aux *Histoires* (cf. le début de la *Germanie* : *Germania... a Sarmatis Dacisque mutuo metu aut montibus separatur*). On peut le regretter ; du moins le travail considérable effectué par K. Stegner fournira-t-il un précieux réservoir de matériaux à ceux (même s'il sont déjà légion) qui voudront entreprendre une n^{ième} étude de l'art de Tacite.

Quelques erreurs de références : p. 9, note 7 (référence 118,5-6 et non 18, 5-6), p. 13, note 31 (Pline 9, 26 et non 19, 26) ; les références à Sénèque le Père du bas de la p. 12 constituent une énigme pour le recenseur (édition utilisée ?). Une coquille p. 86 (citation de Tacite, *Hist*. 2,74,1) : *uenientium* et non *uenentium*.

P. Jal.

J. Henderson, *Pliny's Statue. The Letters, Self-Portraiture & Classical Art* : Exeter, University of Exeter Press, 2002, XIV-226 pages.

Qu'un nouvel ouvrage vienne compléter une bibliographie qui reste encore sommaire sur un écrivain de l'importance de Pline le Jeune, nul ne songerait à s'en plaindre. Or, nouveau, celui-ci ne l'est pas seulement par la date de sa publication ; il l'est surtout par la singularité qui le caractérise.

Tout énigmatique qu'il puisse paraître, le titre en suggère déjà la teneur. L'ouvrage s'inscrit dans la lignée la plus récente de la recherche plinienne, et suit la voie ouverte il n'y a guère plus d'une décennie dans plusieurs articles, allemands ou anglo-saxons, et récemment poursuivie de façon significative par le seul Matthias Ludolph, selon lequel Pline chercherait à créer puis à transmettre de lui-même une image, par définition flatteuse, remplaçant ainsi l'homme par un personnage idéalisé, qui, n'étant pas historique mais littéraire, n'a avec lui qu'un rapport d'analogie lointaine. Il va pourtant plus loin que ses prédécesseurs. Dans et à travers ses lettres, Pline, conscient de son appartenance à une élite, forge sa propre statue, celle d'un artiste au travail, se réservant, par là, une place dans la littérature romaine ; et cette statue devient une œuvre d'art classique par ses caractéristiques et son fonctionnement. Telle est la thèse fondatrice et l'idée directrice permanente. John Henderson a choisi de ne la démontrer et de ne l'illustrer qu'à partir de l'examen du troisième livre des *Lettres*, principalement des textes dont l'art est le sujet

exclusif ou partiel, et plus précisément de la sixième lettre, tout entière occupée par la description d'une statue. Le but, énoncé dès l'introduction, doit être atteint en une série de cinq chapitres de longueur inégale, présentés et sommairement résumés dans les premières pages. Ils sont successivement consacrés aux passages qui, de près ou de loin, font référence à l'art (chapitre 1 : *Art Through Pliny's Letters*), au livre III, considéré comme un portrait de l'épistolier par lui-même (chapitre 2 : *The Portrait-Book :* Epistles *3 as Self-Portraiture*), à la lettre III,6 (chapitre 3 : *Size Isn't Everything : Pliny's Statue*), à plusieurs extraits de cette même lettre (chapitre 4 : *Pliny the Younger's 'Chapter on The History of Art'*), et à la place de la statue qui en constitue le sujet dans l'histoire de l'art (chapitre 5 : *Pliny's Statuette in the History of Art*).

L'originalité est à la fois patente et profonde. Elle tient avant tout à la conception même de l'essai, résolument moderne et d'ailleurs appuyé sur des références bibliographiques dans leur majorité très récentes. La perspective est fondée, d'une part, sur le refus d'un point de vue purement descriptif ou documentaire, que l'auteur n'est pas tout à fait seul à partager, de l'autre, sur la volonté, qu'il semble être le premier à manifester, de reconnaître à l'art la place centrale et déterminante. En même temps qu'elle représente et permet une réaction salutaire contre le conservatisme qui a longtemps marqué les études sur Pline le Jeune, elle peut conduire à des remarques pertinentes ou inédites. Relevons, en particulier, l'analogie ou la correspondance entre les villas de Pline et sa personne (p. 16), le rôle des conventions sociales dans la représentation de soi (p. 24), le parallèle établi entre Pline l'Ancien et Vestricius Spurinna (p. 76 sq), quelques comparaisons avec Sénèque ou Cicéron (p. ex. p. 84, p. 87, p. 119 sq).

Une liste exhaustive ne serait guère plus longue. Car d'une intention initialement louable, les résultats, au total, sont maigres, voire décevants. Bien plus nombreux sont les interprétations et les développements discutables, que d'aucuns n'hésiteraient pas à qualifier, pour certains, de fantaisistes. Il est indéniable que le personnage de la correspondance ne saurait être l'exact reflet de l'individu réel et que la distance entre les deux peut s'élargir jusqu'à la critique (p. 3). Est-il sûr, pour autant, que Pline s'oppose au modèle épistolaire fourni par Sénèque (p. 118), dont il a, pourtant, été rapproché quelques pages auparavant ? Que signifie exactement une définition des lettres comme « a general practice of social sanitation » (p. 20), une affirmation telle que : « epistolarity always mimes the moment of inscription » (p. 140) ? Quel sens donner à la dernière phrase du livre, dans laquelle une plus grande clarté aurait été la bienvenue ?

N'étaient que des détails étranges disséminés au travers d'un peu plus de deux cents pages, l'ensemble trouverait encore grâce à nos yeux. Mais il souffre de vices rédhibitoires. Des quelque trois cent vingt lettres que, tous livres confondus, compte la correspondance de Pline, sont extraites un nombre infime, qui ne sont parfois prises en compte que partiellement. Une seule est longuement analysée, considérée comme la pièce maîtresse du recueil, bien qu'elle soit parmi les plus courtes, et, en raison de son caractère exclusivement objectif, l'une des moins propres à révéler tant la pensée que la personnalité, véritable ou recomposée, de l'épistolier. Il n'est pas certain que, d'un corpus aussi limité, puissent être tirées des conclusions valables et rationnelles. De fait, ce n'est pas rationnellement que procède l'auteur. Plutôt que de tirer des conclusions à partir d'analyses de textes ou de déductions logiques, il part d'une idée préconçue que son objectif est moins de prouver que d'éclairer, serait-ce au prix de fortes distorsions — entre autres, dans l'examen (p. 9 sq) de la lettre I,10 ou dans celui (p. 47 sq) de la lettre III, 21. L'artifice n'épargne pas non plus le fondement même sur lequel l'édifice est bâti. Qu'est, en définitive, cette « statue de Pline » ? La formule peut désigner, successi-

vement ou simultanément, le portrait que Pline donne de soi à travers ses lettres, une véritable statue, l'ouvrage en cause. Il est à craindre qu'on n'aboutisse à l'absurde. Il semble atteint lorsque Pline (parfois Plinthius !), perd jusqu'à son identité, pour se confondre avec le lecteur (p. 181, p. 190, p. 192), se démultiplier (p.XII, p. 152, p. 183, p. 195 n. 7 ...) et devenir un simple nom commun (p. 39). La base paraît fragile. Est-elle autre chose qu'un simple jeu de mots ?

Il est permis de se poser la question à la seule lecture. Sans doute l'auteur cherche-t-il à établir, avec le lecteur, un rapport direct (explicitement ou par le recours à la première personne du singulier). Cependant, il n'évite pas l'excès. Le procédé engendre parfois une certaine gêne, dans la mesure où il va souvent jusqu'à une familiarité qui n'est guère de mise dans une étude sérieuse, et qui finit même par desservir l'écrivain étudié, réduit, à maintes reprises, à n'être plus qu'un « nice author » (p. 5), un « nice relaxed friend » (p. 122). Elle n'épargne pas non plus les traductions données, dans lesquelles des phrases latines logiquement construites se transforment en « style télégraphique » (p. ex. p. 61, p. 73, p. 103, p. 147 ...). Surtout, elle n'exclut pas, dans l'expression, une virtuosité gratuite, une grandiloquence un peu lourde, des images plus ou moins heureuses et une obscurité telle qu'on se demande si elle ne résulte pas d'une volonté délibérée de dérision. La mention des multiples exemples possibles ne ferait qu'alourdir sans grand profit ces lignes. Et les doutes ne sont dissipés ni par la typographie, qui met étrangement en valeur plusieurs mots, barrés ou présentés à l'instar de caractères épigraphiques, ni par l'illustration, parfois peu nette, et à laquelle il est, dans plusieurs cas, difficile de voir d'autre justification que l'imagination ou le désir de provocation (ainsi une reproduction en bronze faite par Sherrie Levine en 1991 d'un ustensile (un urinoir !) considéré près de trois quarts de siècle plus tôt par Marcel Duchamp comme un objet d'art « ready-made » et un autoportrait de G. de Chirico réduit à deux pieds).

Ce n'est certes pas ce que laissait augurer un titre plutôt mesuré. Il est permis d'apprécier l'audace. Mais elle serait peut-être mieux placée ailleurs. Elle ne remplace pas une étude minutieuse de l'œuvre choisie et une réflexion sereine et approfondie, qui, elle, aurait vraisemblablement permis de dégager la relation complexe existant, dans les *Lettres*, entre art, texte et peinture de soi-même. Tout au plus est-elle susceptible de conduire à quelques indications éparses plutôt suggestives ou à quelques formules frappantes. Pline le Jeune ne mérite-t-il pas mieux qu'un ouvrage déconcertant, voire déroutant, dont on en vient à espérer que son auteur, du reste conscient de sa hardiesse, ne l'a pas et ne s'est pas pris au sérieux ?

Nicole Méthy.

Plinius der Jüngere und seine Zeit, Hrsg von L. Castagna und E. Lefèvre (Beiträge zur Altertumskunde, Bd 187) : München-Leipzig, K.G. Saur, 2003, V et 344 pages.

La bibliographie sur Pline le Jeune s'est longtemps caractérisée par une remarquable constance dans son contenu, privilégiant l'homme aux dépens de l'œuvre. La dernière décennie marque un salutaire changement de perspective ; et l'œuvre reprend enfin ses droits. Malgré son titre, où le nom de l'auteur constitue l'un des éléments dominants, c'est dans la lignée de la recherche récente que s'inscrit le présent ouvrage, qui a pour ambition d'explorer les écrits pliniens dans tous leurs aspects.

Le but est atteint au travers d'une série de vingt et un longs articles, accompagnés de notes développées et souvent complétés par une bibliographie. Écrits, pour onze d'entre eux, en langue allemande et, pour les dix autres, en italien, ils sont tous issus de communications présentées lors d'un colloque italo-allemand tenu sur les bords du lac de Côme à la fin du mois de mai 2002. D'où la variété des sujets et des méthodes. Elle aurait pu conduire à la dispersion si les éditeurs n'avaient, à une simple juxtaposition linéaire, préféré une réorganisation destinée à introduire une cohérence globale. Les différentes contributions se trouvent donc regroupées, en fonction de leur contenu, en huit rubriques, quantitativement inégales : *Literatur*, *Rhetorik*, *Werte*, *Transpadana*, *Trajan*, *Geschichte und Wirtschaft*, *Villas*, *Rezeption*. Sont successivement abordés : dans la première partie, la poésie, le théâtre, la lettre, les sentences, la présentation de soi, dans la seconde, les styles historique et oratoire (Ep., V,8), la relation entre Pline et Quintilien, les idées rhétoriques, les *exempla*, dans la troisième, l'amitié, la notion de *temperamentum*, l'évocation de la décadence du sénat (Ep., III,20 ; IV,25), dans la quatrième, la création d'une école à Côme (Ep., IV,13) et le renouveau littéraire en Transpadane, dans la cinquième, la peinture de l'empereur dans le *Panégyrique de Trajan*, les rapports entre le discours et le dixième livre des *Lettres*, l'attitude face aux chrétiens, dans la sixième, l'économie de l'Italie, les références à Domitien et, pour les deux dernières, réduites chacune à un seul exposé : la part de la tradition et de la nouveauté dans les villas de Pline puis une adaptation de la lettre III, 5 dans une œuvre poétique du seizième siècle. Si la liste paraît un peu longue, elle met au moins en lumière la caractéristique maîtresse de l'ensemble : la diversité, qui répond à une probable volonté d'exhaustivité.

Sans pouvoir, à l'évidence, trouver un complet aboutissement, celle-ci conduit à des pages souvent suggestives, où ne manquent pas les notations dignes d'intérêt. La découverte du texte (*Benacus*, II, v. 704-776, cité p. 336-337) d'un moine bénédictin de Vérone, Georgius Iodocus Berganus, est sans doute inattendue. Il est toutefois permis d'accorder plus de poids à d'autres analyses, parmi lesquelles certaines semblent inédites, la plupart résultent d'un nouvel examen de questions ou de textes déjà connus. Il était souhaitable de réaffirmer la nécessité d'abandonner une perspective purement autobiographique (p. 23 sq) et de voir dans le locuteur des lettres moins l'individu réel qu'un personnage recomposé à l'intention de lecteurs (p. 173 sq). Dans cette direction, toutefois, le chemin était tracé depuis plusieurs années. Plus récente est la prise en compte des valeurs dominantes, souvent ignorées, de la pensée plinienne. Et c'est à juste titre qu'elles occupent ici une large place, non seulement dans la section qui leur est entièrement consacrée, mais à bien d'autres reprises. Car elles sont partout présentes, même, comme en témoigne l'utilisation des *exempla*, dans la théorie et la pratique rhétoriques (p. 123-141). Ce domaine, qui, pourtant, a depuis longtemps concentré toutes les attentions, est, d'ailleurs, regardé d'un œil neuf, puisque l'influence de Quintilien se trouve fortement remise en cause (p. 79 ; p. 83-94, mais non p. 105 sq et p. 141). La thèse a le mérite de ne pas dénier à Pline toute possibilité d'indépendance et n'est pas dépourvue d'originalité.

Tel n'est peut-être pas, cependant, le cas le plus fréquent. On discerne, de fait, quelques défauts récurrents, parmi lesquels l'affirmation de l'évidence ou le manque de nouveauté de certaines conclusions (p. ex. p. 12-13 ; p. 215-216 ; p. 265) et la paraphrase de plusieurs passages (p. ex. p. 3 sq ; p. 95 sq). Ils peuvent s'ajouter, en particulier, dans les première, huitième, douzième et seizième contributions, à une option contestable, qui, plutôt qu'une organisation solide, privilégie l'examen successif d'une série de textes. Ailleurs, ils n'excluent pas des affirmations qui exigeraient au moins des nuances. Le but n'est pas d'en dresser une liste complète. Mais

on hésitera tout de même à conclure qu'en traçant le portrait de personnages aussi prestigieux qu'Euphrates et Titius Aristo, l'épistolier ne songe qu'à lui-même (p. 137 sq), ou à voir seulement en lui un carriériste et un opportuniste (p. 304) et à lui associer sans précaution des références historiques modernes (p. 304 ; p. 308). Mieux vaut tenter de le comprendre par référence à son époque et surtout par référence à lui-même. Ni l'auteur ni l'œuvre ne sont, en effet, un simple miroir. Le parti-pris initial, dont le titre suffit à révéler l'existence, occulte certains aspects majeurs de la pensée plinienne, avant tout l'importance accordée à l'activité de l'esprit, qui trouve dans la création littéraire sa forme la plus haute et la plus parfaite.

Un recueil d'études ne remplace pas un ouvrage de synthèse, dans la mesure où il a inévitablement pour conséquences la dispersion et l'impossibilité d'un traitement définitif des sujets abordés. Celui-ci, dans lequel seraient parfois souhaitables une plus grande harmonisation typographique, davantage encore, des références textuelles plus précises et une traduction des passages cités, n'échappe pas à la règle. Il fournit cependant un bon point de départ parce qu'il donne à réfléchir et rectifie nombre d'idées reçues. À titre, il apparaît à la fois comme la manifestation et le moyen d'un renouveau des études pliniennes dont on ne saurait trop se féliciter.

Nicole Méthy.

Géraldine Puccini-Delbey, *Amour et désir dans les* Métamorphoses *d'Apulée*, (collection Latomus, volume 274) : Bruxelles, éditions Latomus, 2003, 317 pages.

Ce livre est issu d'une thèse dirigée par Alain Michel, et soutenue en Sorbonne il y a très exactement dix ans. L'ouvrage est divisé en trois parties comprenant chacune plusieurs chapitres divisés eux-mêmes en sous-chapitres et comportant chacun une très utile conclusion partielle. Conformément à ce qu'annonce le titre, les thèmes de l'amour (sentimental) et du désir (charnel) y occupent une place prépondérante.

Dans la première partie, intitulée « Amour, désir et sexualité », le chapitre I établit d'emblée le « désir amoureux » — notion complexe qui aurait gagné à être mieux définie — comme « le thème structurant » de tout le roman apuléien — graphie plus conforme au latin *Apuleianus* que celle (« apuléen ») curieusement adoptée par l'auteur — ; ce chapitre constitue une intéressante tentative de lecture unitaire des *Métamorphoses*, et il parvient à dégager un dénominateur commun à la majorité des récits secondaires, fort disparates à première vue, qui viennent se greffer sur la trame principale. Il ne s'agit là, à vrai dire, que d'une hypothèse de travail, mais elle sera assez solidement confirmée par la suite de l'étude. Le chapitre II, de caractère essentiellement lexicographique et sémantique, étudie « le langage de l'amour », et analyse avec précision les différents termes appartenant aux familles de *amor*, *cupido*, *libido*, *desiderium*, *urigo* et *dulcedo* ; il fait bien apparaître que, chez Apulée, « l'amour est indissociable de la sexualité ». C'est précisément à celle-ci qu'est consacré le chapitre III, où sont étudiés successivement « le réalisme anatomique », masculin et féminin, puis « le vocabulaire relatif aux actes sexuels » (étude comportant une intéressante comparaison avec le *Satiricon* (graphie aujourd'hui désuète, et abandonnée notamment par le nouveau *Gaffiot*, mais que l'auteur persiste à utiliser au lieu de *Satyricon*), enfin « le récit érotique », d'abord à propos des diverses catégories de couples, ensuite dans le *Conte d'Amour*

et de Psyché, et pour terminer dans les deux « scènes amplifiées » consacrées l'une aux amours de Lucius avec la servante Photis, l'autre avec la matrone zoophile de Corinthe. Il convient de féliciter l'auteur de s'être attaquée sans inutile *uerecundia* à un thème trop souvent occulté, en France tout au moins, qui est celui de l'amour dans sa dimension sexuelle et érotique ; son travail comble ainsi, avec toute la précision souhaitable, une lacune de nos études, même si l'on peut lui reprocher de ne pas s'être interrogée, p. 64, sur le véritable sens de l'expression *puerile corollarium offerre* (III, 20), qu'elle ne semble pas avoir mieux comprise que les traducteurs antérieurs, ni sur l'authenticité (à vrai dire douteuse) du *spurcum additamentum* inséré par certains manuscrits, en X, 22, dans l'épisode de la matrone corinthienne.

Après ces chapitres de caractère essentiellement philologique, la deuxième partie aborde les rapports entre « Amour et Morale ». Le premier chapitre analyse les différents comportements amoureux, et aborde successivement les relations hétérosexuelles, homosexuelles et « priapiques », la conclusion mettant en lumière le fait que la morale apuléienne « ne vise pas à mettre en place des interdits, mais à instaurer une réflexion sur l'individu, sa servitude et sa liberté » (p. 114). Dans le second chapitre (cette partie n'en comprend que deux), l'auteur s'interroge sur la finalité des (nombreux) récits érotiques secondaires, où elle décèle conjointement « le plaisir de conter » et « la volonté d'instruire », pose la question de savoir pourquoi ces récits sont si nombreux et considère qu'Apulée, posant un regard critique sur l'état de la société de son temps, ne se contente pas d'en rire comme le ferait l'auteur d'un « roman comique », mais se livre à une violente satire des mœurs prévalant dans cette société. Ces études sont bien conduites et globalement convaincantes ; on regrette seulement qu'elles ne comportent pas une interrogation sur l'origine de ces récits, à propos desquels se pose la question de savoir s'ils sont de l'invention d'Apulée ou s'ils ont été empruntés par lui à la tradition milésienne.

Le questionnement s'élève d'un ton dans la troisième partie, intitulée « Amour, Beauté et Sagesse », qui comprend à nouveau trois chapitres. Dans le premier, la lexicographie reprend ses droits avec l'étude du vocabulaire de la beauté, tant divine qu'humaine, étude qui doit beaucoup, naturellement, à l'ouvrage de Pierre Monteil sur *Beau et laid en latin*, et d'où il ressort que l'univers romanesque renonce à l'idéal platonicien d'un être possédant à la fois beauté physique et beauté morale ; sont étudiées ensuite, toujours dans le même chapitre, à la lumière des analyses conduites par Alain Michel dans *La parole et la beauté*, la représentation du corps divin et celle du corps érotique, qui relèvent l'une et l'autre d'une esthétique à la fois baroque et symbolique. Le chapitre II, intitulé « Une réflexion mythique », est consacré pour l'essentiel au mythe de Psyché et de Cupidon, qui apparaît très raisonnablement à G. Puccini-Delbey comme présentant un caractère « platonico-isiaque » et retrouvant la profondeur du *Phèdre* et du *Banquet* de Platon, tout en développant, dans le cadre de la démonologie propre à Apulée, une double conception de l'amour, l'une essentiellement liée à la sexualité, l'autre conduisant à la vérité et à l'immortalité. Le chapitre III porte, comme on pouvait s'y attendre, sur les rapports de l'amour et de la religion isiaque, autrement dit sur le livre XI, qui propose, selon l'auteur, une véritable mystique dépassant celle du Conte, et exprime une conception « fondamentalement platonicienne » du divin, tout en se présentant comme étant par excellence « le livre de la joie », une joie qui naît fondamentalement de la contemplation du divin — ayant eu nous-même l'occasion de mettre ce dernier point en lumière dans un article à paraître, nous ne pouvons que lui donner un accord sans réserve.

La conclusion générale de l'ouvrage insiste d'une part sur le fait que les *Métamorphoses* sont le seul roman antique à proposer un réalisme « à la fois

moralisant et mystique », d'autre part sur cette idée, neuve et fort intéressante, que l'univers romanesque apuléien est construit sur une structure antithétique que l'on peut appeler « le mythe des deux femmes », la femme fatale et la femme salvatrice, le tout faisant d'Apulée, jusque dans cette œuvre souvent scabreuse, un *philosophus religiosus*. Entre les deux « lectures » du roman, celle, encore soutenue par certains commentateurs, qui y voit un récit de pur divertissement, et celle, de plus en plus souvent admise, qui le considère comme un roman initiatique traduisant un mysticisme authentique, G. Puccini-Delbey, on le voit, choisit résolument la seconde, à juste titre selon nous ; mais cela n'aurait pas dû l'empêcher de tenir compte aussi de la première, ne serait-ce que pour la réfuter, et cette lacune lui sera sans doute reprochée. Il reste que ce livre, que complètent cinq tableaux annexes, une bibliographie à peu près à jour et quatre *indices*, constitue un travail d'une grande qualité intellectuelle et philologique, et propose du roman apuléien une interprétation partiellement nouvelle et largement convaincante. Que cet ouvrage nous fasse passer de la sexualité à la religiosité, et que sa troisième partie n'ait pas grand chose à voir avec la première n'a rien qui doive surprendre, puisque ce caractère un peu disparate est celui-là même du roman, et constitue en fin de compte la remarquable richesse de l'un et de l'autre.

René Martin.

O. Pecere et A. Stramaglia, *Studi apuleiani* : Edizioni dell'Università degli Studi di Cassino, Cassino, 2003, 298 pages ; avec Appendice di A. Di Piro, *Note di aggiornamento* di L. Graverini, bibliographie, trois index.

Ce volume rassemble six contributions déjà publiées d'O. Pecere et d'A. Stramaglia, qui représentent le fruit d'intérêts communs concernant Apulée et sa tradition manuscrite. Quelques améliorations ont été apportées par rapport à la première édition. Il est heureux que ce volume ait été édité à Monte Cassino, où une activité de redécouverte des classiques latins sans précédent a commencé à se manifester dans la seconde moitié du XI^e^ siècle et a permis de sauver de l'oubli une grande partie de l'œuvre apuléenne.

O. Pecere, dans une étude sur le manuscrit le plus ancien d'Apulée, le Laur. 68, 2 écrit à Monte Cassino au XI^e^ siècle, propose une analyse paléografico-textuelle pour tenter de retrouver le « livre-archétype » et recréer la naissance du corpus apuléen. Ce manuscrit médiéval dérive de l'exemplaire corrigé par un certain Sallustius Crispus en 395 à Rome qui a rédigé onze *subscriptiones* analysées par O. Pecere. Puis ce dernier étudie dans une seconde contribution la tradition manuscrite d'Apulée à Monte Cassino. La Renaissance a manifesté un grand intérêt pour les œuvres d'Apulée et, en particulier, pour les *Métamorphoses* qui deviennent un modèle de lecture et d'imitation pour les productions romanesques des XIII^e^ et XIV^e^ siècles. O. Pecere, s'appuyant sur une analyse paléographique, remet en cause l'hypothèse, véhiculée par l'*opinio communis*, que le Laur. 68, 2 (F) soit la source de toute la tradition. À son avis, les fragments du manuscrit d'Assise (C) ne dépendent pas de F, contrairement à ce que pense Robertson, et les manuscrits de la classe I ne peuvent pas descendre de C. L'*additamentum* est, à ses yeux, un *lusus* érudit, certainement d'époque médiévale, écrit par un bon connaisseur d'Apulée. Il remarque enfin qu'aucun éditeur moderne des *Métamorphoses* n'avertit que le texte du livre XI est immédiatement suivi par une lacune. Son analyse passionnera tous les amateurs d'énigme policière qui pourront partir, sur ses traces, à la recherche de la source perdue montecassinienne des écrits d'Apulée.

A. Stramaglia rassemble ensuite quatre de ses travaux. Le premier étudie le récit de Thélyphron, ses *dissimulationes*, pour définir les aspects plus généraux de la narration « fantastique » chez Apulée (*Met.*, 2, 27-30). Avec F. Brancaleone, il met en liaison l'épisode des outres (*Met.*, 2, 32-3, 18) avec quelques expressions proverbiales ayant trait à des outres. Dans un article sur « Apulée comme *auctor* », il est à la recherche des racines de la « fortune » d'Apulée, d'une tradition qui en fait une *auctoritas* linguistique dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Il analyse à cet effet tous les auteurs qui se sont intéressés à l'œuvre d'Apulée, à partir du IV^e^ siècle en Afrique, à la fin du IV^e^ siècle à Rome, puis à Constantinople au VI^e^ siècle, qui voit la consécration de la renommée d'Apulée, une renommée de plus en plus de mage, et de moins en moins d'écrivain. Ensuite, les écrits d'Apulée laissent peu de traces avant de réapparaître à Monte Cassino au XI^e^ siècle, qui commence la phase la plus intense jusqu'au XV^e^ siècle avec Beroaldus. Enfin, la dernière étude d'A. Stramaglia concerne les rapports de Priscien et de l'*Epitoma historiarum* d'Apulée, œuvre aujourd'hui perdue, et elle montre que Priscien a fait une lecture directe de l'œuvre apuléenne.

A. Di Piro a réalisé un appendice fort utile, qui rassemble les témoignages indirects sur les *Métamorphoses* jusqu'à la « redécouverte » cassinienne du XI^e^ siècle, suivis de leur traduction, d'un apparat critique et d'une bibliographie de base. Et l'on appréciera la grande qualité de la recension systématique des contributions les plus récentes sur les principaux thèmes traités qu'a réalisée L. Graverini dans les *Note di aggiornamento* en fin de volume.

Cet ouvrage a le grand mérite d'offrir une vue d'ensemble de la tradition manuscrite de l'œuvre d'Apulée, de l'Antiquité tardive à la Renaissance, par deux éminents spécialistes d'Apulée et du roman antique en général.

Géraldine Puccini-Delbey.

Brigitte Maire, *Concordantiae Gargilianae*, Olms-Weidmann, (Alpha-Omega Reihe A 228) : Hildesheim/Zürich/New York, 2002, 217 pages.

La concordance lemmatisée de deux ouvrages de Gargilius Martialis (*Medicinae ex holeribus et pomis* et *De hortis*) que l'on doit à l'industrie de B. Maire est le complément indispensable à la nouvelle édition critique des *Medicinae* qu'elle a elle-même publiée dans la Collection des Universités de France. C'est donc le texte de cette nouvelle édition qui est utilisé pour les *Medicinae*, tandis que le texte retenu pour le *De hortis* est celui de l'édition critique publiée par Innocenzo Mazzini (*De hortis. Introduzione, testo critico, traduzione*, Pàtron (Opuscula philologa 1), Bologna 1988^{2} (1978^{1}).

Les principes de l'édition sont clairement détaillés dans les Prolégomènes. Les mots sont cités selon les formes orthographiques choisies par les éditeurs et sont regroupés sous la forme générique du nominatif pour les substantifs et de l'infinitif pour les verbes. Toute possibilité de confusion est exclue car, en cas de formes génériques identiques, des indications supplémentaires permettant de différencier les termes sont ajoutées. Les mots qui apparaissent sous leur forme grecque sont également pris en compte. Enfin, l'ouvrage est pourvu d'un index des noms propres et d'un index de tous les mots utilisés, classés en ordre décroissant selon leur fréquence d'apparition.

Outil précieux donc pour la recherche que cet ouvrage, qui vient enrichir la riche série des concordances déjà parues dans cette collection.

Joëlle Jouanna-Bouchet.

T. ARAND, *Das schmähliche Ende. Der Tod des schlechten Kaisers und seine literarische Gestaltung in der römischen Historiographie* (Collection Prismata, 13) : Francfort, Peter Lang, 2002, 328 pages.

Par le titre de ce livre, T. ARAND annonce une étude sur « la mort infamante du mauvais empereur » et sur sa « mise en forme littéraire dans l'historiographie romaine ». Cette dissertation allemande nous livre une étude détaillée et structurée sur le sujet. Elle s'achève, après la bibliographie, sur un index des sources historiques antiques qui traitent de la mort des empereurs (ou des usurpateurs, qui font partie du champ d'étude de T. ARAND), puis sur un index alphabétique des empereurs évoqués, avec une courte caractérisation de la manière dont ils sont morts.

L'ouvrage est divisé en chapitres, puis en paragraphes, selon une numérotation hiérarchique que nous persistons à trouver peu claire (on arrive à des paragraphes précédés de 7 chiffres !). Mais cela « fait » sans doute scientifique. L'étude elle-même présente les qualités et les défauts de beaucoup de *Dissertationen*. La volonté d'exhaustivité est louable, mais il est regrettable qu'on doive attendre la p. 104 pour entrer dans le vif du sujet : la représentation de la mort du mauvais empereur. Il est bien sûr nécessaire, avant cela, de préciser ce qu'est un « mauvais empereur »... mais on pourrait le faire plus brièvement, en abrégeant les nombreuses considérations théoriques qui alourdissent l'entrée en matière. Ces réserves une fois exprimées, sur la lourdeur de l'exposé, il faut dire que les questions traitées par T. ARAND sont importantes et utiles. On suit tout d'abord le cours de l'historiographie moderne, depuis le XVII^e^ siècle. Comment les historiens européens ont-ils traité le mauvais empereur et sa disparition ? Jusqu'au début du XX^e^ siècle, on ne remet guère en question les sources littéraires, et, comme on sait, le récit événementiel est souvent empreint de jugements moraux. Ce n'est qu'à partir de ROSTOVTZEFF (1927) que la personnalité des empereurs passe au second plan. Parmi tous les textes historiques modernes ici traités, on peut s'étonner de l'absence du *Later Roman Empire* de JONES (pas cité non plus dans la bibliographie). Il faut dire que, malgré la vaste culture de l'auteur, les ouvrages autres qu'allemands ont une part un peu faible.

Après ce recensement, T. ARAND examine ce qu'il faut entendre par « mauvais empereur » selon les historiens antiques ; il étudie leurs critères d'évaluation : le respect ou non des sénateurs et de leur idéologie ; chez les chrétiens s'ajoutent, bien entendu, d'autres critères, comme le rôle subjectivement positif ou négatif des empereurs dans l'abaissement du paganisme, ou dans les controverses entre les divers courants du christianisme. C'est ici que la précision de T. ARAND — par ailleurs louable — est la plus pesante : à quoi bon ses considérations sur la mort en général et sur les funérailles dans l'antiquité (p. 49 *sqq.*) ? À quoi bon cette longue liste d'empereurs, classés selon la proportion de jugements négatifs ? Dans certains cas, on aurait pu se contenter de tableaux, ce qui aurait été plus clair pour montrer les recoupements entre historiens païens et chrétiens, en ce qui concerne les critères moraux. On s'étonnera au passage de trouver (p. 104) la mort de Claude II parmi celle de mauvais empereurs (surtout avec une référence à Zosime). Néanmoins, comme toujours chez l'auteur, les conclusions sont intéressantes : les historiens chrétiens n'innovent guère, sauf quant au jugement porté sur l'orthodoxie ou l'hétérodoxie de l'empereur. Ils utilisent moins que les païens l'origine « étrangère » du souverain dans leurs critères négatifs (ainsi pour Héliogabale).

Le principal et le meilleur de l'étude de T. ARAND ne commence donc qu'à la p. 104. De manière très structurée, sont étudiées les diverses évocations de la mort des empereurs, selon qu'il s'agit d'historiens païens ou chrétiens — et l'historien juif Flavius Josèphe n'est pas oublié. À l'intérieur de ces grandes catégories, on

considère les divers genres historiographiques. On notera ici une étude très suggestive de la mort d'Othon chez Tacite et chez Plutarque. En revanche, la mort des usurpateurs chez Ammien n'est qu'effleurée. Parmi les chrétiens, Lactance est évidemment une mine de renseignements pour T. Arand ; mais ici, la présentation de la mort des persécuteurs se fait un peu paraphrastique. La bibliographie de Sulpice Sévère est vieillie (Schanz, Altaner, rien sur les travaux de J. Fontaine). Selon l'auteur, les historiens chrétiens utilisent plus que les païens la loi du talion (ce qui n'est pas étonnant), en ce sens que, plus encore que chez les païens, la mort du tyran est conçue comme le châtiment de ses fautes, et les particularités de sa mort correspondent au type de crime qu'il a commis. Cependant, aussi bien chez les païens que chez les chrétiens, le châtiment réside souvent dans la souffrance physique qui précède la mort ; et le châtiment est d'autant plus éclatant que la maladie et la souffrance sont plus visibles (Galère). La « mort infamante » est donc liée à la souffrance et à la douleur, avant de l'être au traitement ignominieux que subit le cadavre du tyran (Vitellius). La dernière partie de l'étude est consacrée à la mort de quelques souverains exemplaires, aux diverses versions qu'en donnent les historiens, et aux jugements divers qu'ils portent sur elle. La mort la plus représentative est celle de l'empereur Julien, en raison des controverses qu'elle a soulevées chez les païens et les chrétiens. T. Arand a raison de noter que les récits des historiens de confession opposée diffèrent peu, en ce qui concerne la suite des événements, mais que la principale divergence porte sur la manière d'interpréter les présages qui précèdent la disparition de Julien.

À la fin du volume, dans l'index alphabétique des empereurs, l'auteur évoque, ce qui est très pratique, les diverses versions de la mort du souverain données par les historiens. On déplore malheureusement quelques manques criants : ainsi, au sujet de la mort de Valens à Andrinople, Ammien n'est pas cité (alors que le récit saisissant qu'il donne de l'événement est utilisé dans l'étude, et indiqué dans l'index). Il s'agit probablement d'une étourderie.

On relèvera aussi une tendance au jargon théorique et abstrait (nous avons été un peu interloqué par l'expression *geschichtbildbildenden Prozeß*, dont la forme accusative est fort curieuse), mais cela n'est pas le propre de T. Arand. Malgré ces réserves ponctuelles, et le caractère trop théorique et général de son entrée en matière, l'auteur montre qu'il sait utiliser les textes avec finesse, et sous leurs diverses facettes. Son étude est particulièrement intéressante en ce qui concerne l'influence du genre littéraire sur la représentation de la mort.

Jean-Denis Berger.

Gregor Weber, *Kaiser, Träume und Visionen in Prinzipat und Spätantike* (= Historia-Einzelschrift, 143) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2000, xiv + 585 pages.

C'est en priant l'auteur (et les lecteurs de la *Revue des Études Latines*) d'excuser le retard pris par cette recension que nous tenons à commencer notre compte rendu de l'ouvrage de Gregor Weber, qui n'a pas reçu, semble-t-il, outre-Rhin, l'écho qu'il méritait, en raison peut-être de son extrême densité, qui justifierait pourtant un accueil d'autant plus attentif de la part de la critique internationale.

Cette étude monumentale consacrée aux « empereurs, songes et visions sous le Principat et dans l'Antiquité tardive » reprend, sous une forme légèrement abrégée, le texte d'une habilitation en histoire et civilisation de l'Antiquité soutenue en 1998 à l'Université Catholique d'Eichstätt. À la différence des études parues sur ce sujet au cours de la dernière décennie, mais envisagées dans une perspective essentielle-

ment littéraire, religieuse, philosophique ou psychanalytique, l'ouvrage de Gregor Weber se présente comme la toute première contribution d'un historien à un pan important de l'histoire des mentalités, ce que l'on peut appeler, à la suite de Max Weber, la « sociologie de la domination ». Il complète donc admirablement, de ce point de vue, les travaux à la fois concomitants et complémentaires de sa compatriote Christine Walde, dont on retiendra notamment *Die Traumdarstellung in der griechisch-römischen Dichtung*, publié à Munich et Leipzig en 2001 et objet d'une recension dans le tome 80 de la présente Revue, auquel le lecteur pourra se reporter.

L'auteur, à qui l'on doit déjà plusieurs articles sur le songe à l'époque hellénistique, élargit ici son enquête au monde romain et embrasse une vaste période chronologique qui s'étend de César jusqu'au décès de l'empereur Maurice en l'an 602. Ce ne sont donc pas moins de 175 récits de songes ou visions, dispersés parmi les diverses sources littéraires, épigraphiques et papyrologiques, qu'il présente au lecteur, et l'on ne peut qu'être admiratif devant la masse des renseignements que l'auteur a méthodiquement rassemblés, classés, soumis à une critique exigeante et rigoureuse, et replacés dans une perspective d'ensemble comme cela n'avait jamais été fait auparavant. On comprendra du même coup qu'il ne saurait être question ici de reprendre dans le détail chacune des analyses figurant dans ce volume et l'on se bornera donc à en esquisser le contenu de façon sommaire.

Partant du postulat que l'historien se doit de tout élever au rang de source historique, y compris la matière « onirique », Gregor Weber choisit de se concentrer sur les songes et visions dont chaque empereur est le sujet ou forme, à l'inverse, l'objet. Quiconque accédait au pouvoir « rêvait » en effet, pour ainsi dire, en homme public, tous ses songes, toutes ses visions, même antérieurs à son avènement, revêtant dès lors une signification éminemment politique. L'enquête proprement dite est précédée de trois longs chapitres introductifs, qui témoignent d'un grand souci d'exhaustivité de la part de l'auteur, à preuve sa mise en perspective historique du sujet, son approfondissement des enjeux méthodologiques de la problématique, de la terminologie et de la taxinomie antiques en matière de songes et de visions, le bilan doxographique complet des recherches menées par ses prédécesseurs proches ou lointains. Cette première section — et ce sera là notre seule critique — aurait sans doute gagné à être allégée de bien des précisions un peu accessoires et donc pas toujours indispensables, s'agissant d'une étude historique, ce qui lui aurait conféré plus d'efficacité. L'investigation se subdivise ensuite en six sections, qui s'organisent selon une double perspective thématique et chronologique et traitent des songes et visions portant sur la naissance et l'enfance des empereurs (4. 3. 1. Die Geburt und die Kindheit), leur prédestination au pouvoir (4. 3. 2. Die Verheissung der Herrschaft), les victoires qu'ils remportent au combat avec l'aide des dieux (4. 3. 3. Die Erringung eines Sieges und das göttliche Eingreifen in der Schlacht), leur pratique du pouvoir (4. 3. 4. Die Ausübung der Herrschaft), leurs aptitudes particulières et la faveur divine dont ils bénéficient (4. 4. 5. Die besondere Befähigung und die göttliche Begünstigung), les *omina mortis* enfin (4. 4. 6. Das nahende Ende). À l'intérieur de chacune de ces rubriques, l'auteur privilégie une progression chronologique, empereur par empereur, qui offre au lecteur la possibilité de dévider la bobine de cette chronologie secondaire et de procéder également, le cas échéant, à une nouvelle étude thématique, par souverain envisagé cette fois. De courtes synthèses, placées en fin de chapitre, permettent aussi de ne pas s'égarer dans l'énorme masse du matériau brassé. On comprend donc combien la conception de l'ouvrage, simple et lumineuse, offre de perspectives nouvelles à qui entend s'investir à l'avenir dans ce domaine de recherche.

Si l'on envisage les résultats de cette longue enquête, on en retiendra essentiellement à quel point les songes et visions sont fonction du statut social de leur auteur et varient selon que celui-ci appartienne à la classe des gouvernants ou des gouvernés. Les gouvernants en usent presque toujours comme d'un instrument de légitimation politique, les gouvernés comme d'un instrument de pression politique ; les gouvernants les censurent à dessein et ne les communiquent que dans la mesure où ils leur paraissent susceptibles de donner matière à interprétation — une interprétation qui, bien entendu, aille dans un sens voulu par eux —, les gouvernés en revanche s'efforcent, par ce biais, de peser sur la politique des empereurs et leur manière d'exercer le pouvoir — lorsque leurs rêves ou leurs visions ne trahissent pas, de façon plus simple, mais aussi plus triviale, la peur ou la haine qu'ils éprouvent à son égard. On comprend donc que l'auteur s'attarde plus longuement, entre autres « morceaux de bravoure » et dans la perspective qui est la sienne, sur Octavien-Auguste (pp. 147-160), sur l'*omen imperii* de Vespasien (pp. 189-197), la *uisio Constantini* de 312 (pp. 274-294) ou les *omina mortis* de Julien (pp. 474-482). La question de la *uisio Constantini*, maintes fois débattue et qui demeure toujours ouverte, offre d'ailleurs un intérêt tout particulier en ce qu'elle pose, de façon aiguë, le problème de la crédibilité de telles manifestations. Quel besoin l'empereur avait-il en effet d'authentifier sous la foi du serment cette vision devant Eusèbe, si l'ensemble de son armée avait eu au demeurant, comme il le prétendait, tout loisir de l'observer, en plein midi ? Telles sont les questions qui se posaient dès l'Antiquité et qui demeurent aujourd'hui encore sans réponse, tant il est impossible aux spécialistes de vérifier si ces récits participent de la fiction ou de la réalité.

Les renvois incessants aux travaux actuels dans les notes de bas de page, l'abondante bibliographie (pp. 537-566) disent par ailleurs la minutie avec laquelle Gregor Weber a mené son enquête, l'étayant par une exploitation méthodique de la littérature secondaire ; on n'en attendait pas moins d'un auteur qui anime sur internet une banque de données biblio-graphique sur le rêve, que l'on aura tout intérêt à consulter (http ://www.gnomon.ku-eichstaett.de/dreams/index.html). On se permettra d'y ajouter seulement, dans la production française, l'ouvrage d'A. Vigourt, *Les présages impériaux d'Auguste à Domitien*, publié à Paris en 2001, qui se place également dans une perspective historique et peut être utile à qui souhaite prolonger ces analyses. Soucieux de faciliter la consultation de son volume, l'auteur fournit enfin de nombreux instruments d'accès au texte, qu'il enrichit de plusieurs index de tous les personnages politiques, historiques, mythologiques traités, d'un index thématique des symboles, missions et personnages évoqués dans les songes et visions ainsi que d'un index des sources antiques littéraires, épigraphiques et papyrologiques.

Si l'on ajoute à tout cela qu'une traduction est systématiquement proposée pour tous les textes antiques cités, on comprendra que, telle qu'elle se présente à nous, la contribution de Gregor Weber s'impose désormais comme un ouvrage de référence, qui ne s'adresse pas aux seuls spécialistes de la discipline, mais se veut également accessible à un plus large public, et dont on espère qu'il favorisera les échanges entre historiens et spécialistes des autres domaines de l'Antiquité et des sciences humaines.

Catherine Schneider.